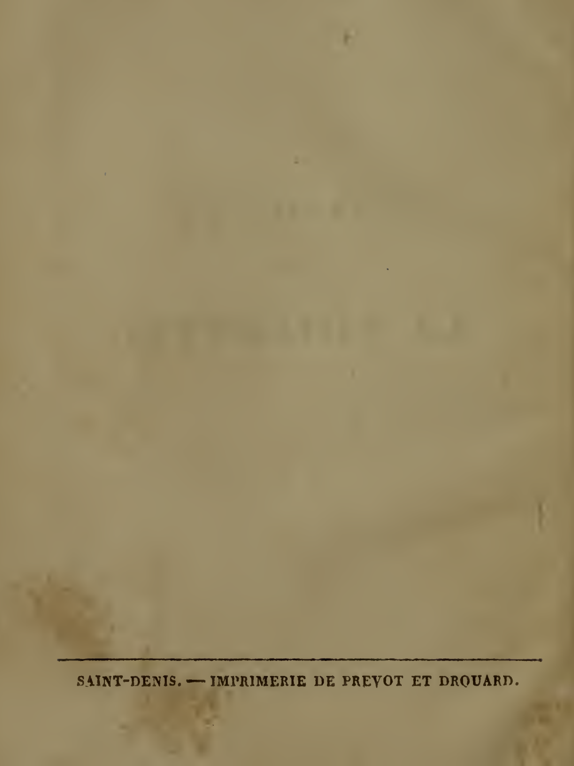












SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.

PHYSIOLOGIE

DE

LA TOILETTE,

PAR

Charles Debelle et A. Delbès.

. . . . Tailleur. . . . .
Prends ce titre de gloire — ornes en ta boutique,
Et tâche, pour un franc, d'en parer ta pratique.

Ode au Tailleur.



PARIS,

CHEZ DESLOGES, LIBRAIRE, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 39.

1842.

A

Monsieur Chodruc-Duclos.

Ce livre, à toi, Duclos! — reçois-le de nous deux,
Comme un dernier hommage à l'habit malheureux.

❋

Quand, la première fois, sous les arceaux de pierre,
Je t'aperçus, errant, promeneur solitaire,
Nu, sous les vieux lambeaux d'un drap dépareillé;
Je me dis : Ce problème est-il sombre ou risible?

Est-ce un sage,—est-ce un fou,—qui se pose, impassible,
Comme un rebus déguenillé ?

❈

Puis, j'ai su que Bordeaux t'avait connu splendide ;
Que tu fus le Brummel, l'idéal des tailleurs ;
Qu'ils étaient trop heureux, quand leur avis timide,
N'était point écrasé sous tes dédains railleurs.

Tu t'habillais alors !... Toujours irréprochable,
Le moindre pli douteux t'aurait trouvé cruel ;
Même à nos merveilleux tu semblais incroyable,
Et tu ne déchirais tes habits qu'en duel !

❈

Mais depuis, quel déchet ! et comme dit Racine :
Comment, en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quels malheurs t'ont réduit à l'état de débine,
Où, depuis si longtemps tu te trouves plongé ?

Je n'en sais rien. — Quoi ! cela vous arrête ?
Me dit, Déficit, mon tailleur,
Je vous croyais plus fin, sur mon honneur !
Du reste le moyen n'est vraiment pas trop bête ;
Chodruc est un lion vaincu,
Ne pouvant plus faire sa tête,
Il veut du moins montrer son nu.

❈

Du Costume dans le Paradis terrestre et autres lieux voisins.

Le Seigneur. — Pourquoi te cachais-tu?
Adam. (*Troublé et cherchant un caleçon.*)
Il est bon là.

Ancien-Testament.

En ne lisant pas les auteurs anciens, on acquiert la conviction que l'usage des vêtemens doit remonter très haut. — Depuis le feuillage de la honte, dont se couvrit Adam, quand il s'aperçut qu'il n'avait pas de paletot, jusqu'à l'habit de chasse d'Humann, on comprend qu'il a dû s'écouler bien des coupes, bien des pans,

bien des basques. Il est probable que le vêtement fut d'abord une nécessité, avant de devenir une fantaisie.

Quand les hommes eurent compris que le froid était un mauvais pantalon, ils cherchèrent à s'envelopper d'autre chose, et la pensée humaine accoucha des habits Hébreux, Phéniciens, Égyptiens, Gaulois, etc., etc., qui seraient aujourd'hui juste, suffisans, pour se présenter à l'école de natation. Je suis étonné que la tradition ait donné l'idée de se vêtir à un homme; il me semble que ceux qui ont inventé ces histoires d'avant-monde, auraient dû faire pousser cette idée là dans un cerveau féminin; — car c'est un fait certain, que, nous autres mâles, nous manquons de pudeur en général.—En particulier, c'est différent, nous n'en avons pas du tout. Quoi qu'il en puisse être, le projet du vêtement avait surgi, et avec cette feuille — de vigne, probablement — Adam venait de créer, d'un seul coup, habit, gilet, pantalon, cravate, bas, bottes,

sous-pieds, robe, jupon, corset et Crinoline-Oudinot.



Il ne tiendrait qu'à moi, ainsi que cela se pratique, d'abuser de mon lecteur, en lui faisant passer sous les yeux les costumes antédi-

luviens, romains, moyen-âge, Louis XV et autres; le tout flanqué d'érudition à coups de chroniques et de dictionnaires. J'espère qu'on me saura gré d'arriver d'emblée à l'an de grâce et de physiologies 41.



L'Habit c'est la Société.

L'habit fait le moine.

— Ah ! bah ; laissez donc !

— Oui, monsieur; l'habit, c'est la société. Pas d'habit sans société, c'est vrai ; mais aussi, pas de société sans habit.

Je rirais bien de voir toute nue, une monarchie entourée d'institutions républicaines.

J'ai coudoyé, chez Deligny, d'augustes tibias, j'ai vu l'exiguité aristocratique des mollets-princiers, et, ma foi, si d'officicieux cornacs ne m'avaient dit : la tête, dont vous voyez les jambes appartient au duc de...... je veux être empaillé, si je l'aurais deviné.

D'où je conclus à la nécessité du vêtement, — ne fût-ce que comme étiquette du bocal et

comme le meilleur, pour ne pas dire le seul moyen de marquer les distances respectives et la position sociale de chaque individu.

Je sais qu'un connaisseur s'y retrouverait, à la rigueur; et qu'entre le métier de l'individu et sa complexion physique, il est certaines affinités, certains rapports qu'on peut saisir; mais, enfin, il est des exceptions: on peut être gras, sans être charcutier ni sapeur de la garde nationale; il est permis d'être vieux, laid et très cagneux, sans être par cela même, et nécessairement, pair de France. Mais, moi qui vous parle, — indépendamment de ma tête, qui est fort belle, la distinction de mes formes, ma nature un peu frêle, la finesse de ma jambe, mes oreilles petites, ma main blanche, mes extrémités délicates, tout cela sent d'une lieue son prince pur sang, et cependant je me plais à croire qu'il n'en est rien.

Décidément je reconclus à l'immense utilité du vêtement.

Car, figurez-vous, si vous pouvez, dans

l'état actuel des choses, en 41, un homme non vêtu! que deviendrait-il, l'infortuné? le moyen de se présenter dans le monde sans chemise, et d'y faire son chemin sans bottes! quelle fausse position! fût-il plus noble que l'Apollon, plus beau que le gladiateur, plus gracieux qu'Antinoüs, il n'évitera pas l'affreuse perspective d'être empoigné — aux cheveux — faute de collet, pour outrage à la morale publique, par un garde municipal peu caressant, le tout sous prétexte de nudité, et à la mortification générale des modistes, lingères, coloristes, brocheuses et autres charmans petits êtres à corset, auxquels la vue d'un jeune Monsieur quelconque dans une tenue aussi décolletée, sans paraître une chose nouvelle, doit évidemment procurer une certaine dose de satisfaction. Elles veulent bien qu'il soit empoigné, mais.........

Et pourtant, quelle est, je vous prie, la grande prétention des vêtemens actuels, sinon de reproduire, de dessiner le nu, d'accuser les

formes exactes ; et vous appréhendez au corps celui qui, mieux que vous tous et à moins de frais, arrive au beau réel, à votre idéal !

O contresens !

On viendra me dire, après ça, que tous les Français sont égaux devant la loi ! mais il y a une révoltante, une injuste différence entre un homme déshabillé et un homme habillé, ladite différence entièrement à l'avantage du dernier ; de façon que, moi, par exemple, je ne suis égal devant la loi, qu'à la condition d'être enfermé dans trois mètres de Louviers ; c'est humiliant ! et si la mère Trafalgar, ma femme de ménage, à laquelle je dois trois mois, et un qui court, au lieu de battre mes habits s'avisait de les garder. Hein ? ou si seulement je faisais un accroc, impossible à décrire, à mon unique pantalon, je serais donc, par ce fait seul, destitué de tous mes droits de citoyen, de mes privilèges d'homme libre qui peut circuler dans les rues, je serais réduit à l'état d'ilote, de paria. *Au fond*, ce serait em-

barrassant, et j'ai la chair de poule, quand je songe que cela me pend un jour........ à l'oreille.

Si c'était un soir, ça me serait égal.

Ah! voilà, voilà où on voit que ceux qui ont fait les lois avaient des culottes de rechange.



Est-il nécessaire d'être bien fait pour avoir bonne tournure.

A tout homme bien fait que la ouate
est chère !

HUMANN (*pas des finances*).

Du temps que Jupiter était roi des Belges, que les bêtes parlaient et que les mortels ne s'habillaient pas, je ne sais trop si la société avait idée de ce que c'était que la tournure.

Pour les hommes, être musclé à décorner un bœuf, les jointures fines, la tête petite et les épaules larges, voilà ce qui devait s'appeler *avoir bonne tournure,* reins saillans, dos cambré, jambe souple, chair de pierre, devait être

le suprême bon ton pour les femmes. — Temps naïfs ou l'on achetait chat en poche sans pouvoir être volé.

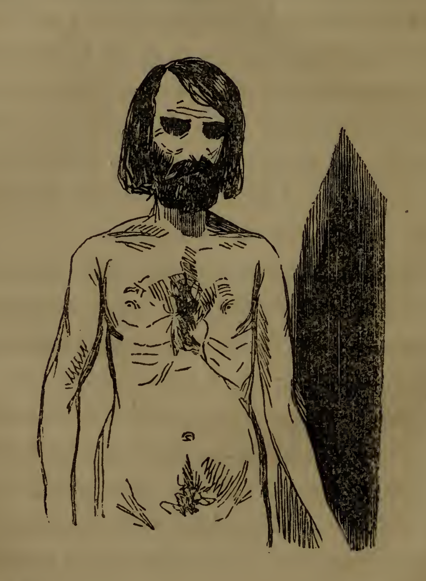
O civilisation ! — Qu'as-tu fait de nos formes primitives ?

O civilisation ! — Si tu n'avais amolli que nos mœurs ! Mais il faut te rendre cette justice, ô génie civilisateur ! — Tu as mis le quinquina à côté de la fièvre. — L'art s'est enrichi à mesure que les natures s'appauvrissaient, et si l'on voyait, aux premiers âges, des formes plus idéales, l'on ne put jamais, comme de nos jours, voir de faussetés plus désirables.

Être bien fait pour avoir bonne tournure, ah! pour qui nous prenez-vous ? — Sommes-nous des Osages ou des Zélandais, des Caraïbes ou des Patagons. — Ah ! fi donc !

Non, — soyez un peu maigre, assez grand, et ayez de la barbe. — (Je suppose que vous n'êtes pas bossu.) — Soyez, mesdames, comme vous le voudrez (toujours sans être bossues), et habillez-vous. — Ne ménagez ni la ouate,

ni le plastron, ni les jupons empesés. Ayez bonne couturière, bon tailleur, chapelier, bottier, marchande de modes passables, et du goût. — Mêlez, ne payez pas, vous serez mieux servis; et apportez-vous aux promeneurs des Tuileries. — Vous êtes bien.



Mais s'il fallait être bien fait, — les modèles, —ces rares exceptions qui ont de belles formes; — ces malheureux qui se permettent d'être mieux que nous;—mais cela vous ferait d'adorables dandys, et il faut leur rendre cette justice, qu'en leur mettant quoi que ce soit sur le dos, ils ont l'air parfaitement maçons.

Donc, nous sommes forcés de conclure : *qu'on peut être mal bâti et fort bien fait.*



Être et paraître.

S'il est vrai que le crâne se moule
sur le cerveau,
Il est faux que l'habit se moule sur
le corps.

Phrénologie de la Culotte.

Les Johannots, ces princes de la vignette, et depuis eux Gavarni, possèdent un secret spécial pour camper, en trois coups de crayon, de petites femmes divines, tout à la fois fines et fortes, frêles et potelées; des anges en robes de soie.

C'est charmant, — mais ça n'a pas le sens commun.

Au premier abord, cela me séduit et j'admire; puis, si je regarde longtemps, et que sous ces gracieux chiffons, ma pensée d'artiste cherche le nu, il arrive que je ne trouve rien; et cependant c'est joli, très joli.

A coup sûr je ne suis pas méchant, au contraire, mon quartier vous le dira; je suis tout-à-fait azyme et sans fiel, doux et candide comme un agneau, pas plus de rancune que le bœuf gras; eh bien, du jour où j'en voudrai mortellement à un monsieur, je ne me battrai pas avec lui, c'est connu; je n'appellerai sur sa tête ni la guillotine ni quinze francs d'amende, mais je lui souhaiterai, je lui souhaiterai à lui et à sa femme, d'être faits comme ils désirent le paraître.

C'est bien de ceux là que feu Mayeux aurait pu dire en les voyant passer : tonnerre de Dieu, est-il permis d'être fichu comme ça !

De la puissance de la mise sur les bonnes fortunes.

> Les femmes sont des alouettes qu'on prend au miroir.
>
> *Celui qui était bon chasseur autrefois.*

Dans la rue, l'esprit ne se voit pas ; la toilette se voit.

Soyez un génie et ayez un habit problématique, un pantalon paradoxal et un gilet sans définition ; — les femmes riront, si elles ne vous connaissent pas. — L'amour commence comme il finit ; — tué par les sens, il naît d'eux. — Les yeux sont les wagons du chemin du cœur ; —

ils portent là ce qu'ils reçoivent ici, — c'est incontestable.

Supposons l'impossible — eussiez-vous moins d'esprit qu'un discours académique, si vous vous mettez bien, vous serez remarqué; c'est forcé. — La mise a commencé plus de vraies passions, que l'esprit, la bonté ou le talent n'en ont fini.

Vous ne vous doutez pas, gens de tous les pays qui êtes d'un sexe et qui aimez l'autre, vous ne vous doutez pas de ce que peut un pli agaçant, une bosse gracieuse, un rembouré voluptueux. — L'amour, mais l'amour, c'est dans ce pli qu'il loge, c'est sous cette bosse qu'il se cache, c'est de ce rembouré qu'il surgira.

Qui ne l'a dit, — qui ne l'a crié sur les toits. — L'amour ordinaire est plus dans le cerveau que dans le cœur; — stimulez-les donc ces cerveaux féminins, si vous voulez être un homme à femmes, réputation absurde, mais qui rapporte.

Si je vous disais, et ça ne fait pas l'éloge du

sexe qui accouche ; au moins, — si je vous disais que j'ai connu un acteur ridicule d'un théâtre borgne qui avait des femmes de pairs de France, — et qu'il les devait à ses maillots et à son blanc de perles. — Il a fait, malgré ses scrofules et sa nullité, plus de conquêtes que Byron. — A la ville, vous lui eussiez donné un sou, — vous ne lui eussiez pas donné un sou.

Le costume prend l'imagination ; — l'imagination croit prendre le cœur. — Les femmes aiment de trois manières, — peu avec la seconde, souvent avec la première, toujours avec la troisième. — La première, c'est avec la tête ; — la seconde, avec le cœur ; — la troisième, ce n'est ni avec le cœur ni avec la tête, c'est ce qui explique comment *la toilette a de l'influence sur les bonnes fortunes.*



Des Étoffes, — De leur Couleur, — De leur Apprêt, — De leur Luisant.

Çà me tire l'œil.

UN RAPIN.

Nous touchons à un point délicat, incompris, ignoré de l'art de se mettre.

Le choix de l'étoffe est-il indifférent, le croyez-vous? L'étoffe de l'habit convient-elle au pantalon? La redingote peut-elle être de la couleur de l'habit. Ah! c'est là qu'il faut de la méthode, de la clarté; je dirais presque du savoir, s'il ne fallait pas que je dise du génie.

Jeunes élèves auxquels il ne manque que

l'enseignement pour devenir ce que vous pouvez être, qui n'avez besoin que d'un mot pour comprendre, — méditez moi.

Je vais être excessivement profond!

De toutes les couleurs, — sans hésiter l'on peut dire que le noir, pour les deux sexes, est ce qu'il y a de mieux. — Partant de ce point, j'ajouterai que de toutes les nuances, quelles qu'elles soient, celles qui s'en rapprochent le plus seront le mieux portées. Redoutez le voyant, — si ce n'est pour le négligé, — craignez le marron,—défiez-vous du bleu;—abhorrez le jaune : — le nankin est loin, mes chers amis! — Mais pourtant, l'été arrive, le soleil darde, les arbres sont verts. — Que mettrons-nous donc? Ne faites jamais tache au milieu des groupes, et prenez la nuance qui vous convient.

Aimez-vous le vert, — qu'il soit sombre. — Aimez-vous le brun, — qu'il soit noir. — Aimez-vous le bleu, — qu'on n'en soit pas sûr.

Mais pour Dieu, gens d'esprit, — ne ressem-

blez pas à un cygne sur un bassin, — à un drapeau tricolore sur les Invalides. — Qu'on ne vous voye pas de loin.

Pour les femmes, c'est différent; — le voyant distingué ne leur messied pas; — les contrastes leur plaisent, et elles plaisent assez par les contrastes. — L'écharpe noire sur la robe blanche est bien portée, le bleu ciel nous convient assez; — le rose a des charmes et le vert se supporte. Je ne vous parlerai pas de la couleur qui va aux brunes, de la nuance qui convient aux blondes, ce sont des choses tombées dans le domaine de la trivialité, et que ma portière n'ignore nullement.

J'ajouterai seulement, femmes qui êtes jolies et qui voulez être charmantes, — que rien ne soit heurté, — que tout soit moëlleux de couleur et de forme; — n'épargnez pas les plis. — Il y a un suicide dans chacun d'eux, *et ça fait toujours plaisir.*

Rejetons le trop d'apprêt, et surtout le luisant des étoffes neuves. Il y a encore dans quelques

magasins de l'âge d'or, une certaine étoffe qu'on appelle je crois du Lasting.

Prenez de la toile à matelas, — sortez en turc, — habillez-vous en sauvage, — jamais en lasting.



Du Danger de ressembler à une Gravure de mode.

A deed without name.

MACBETH.

Êtes-vous bossu, — vous manque-t-il un œil, — avez-vous besoin du docteur Baudens, — lisez-vous les feuilletons d'Elie Berthet. — Certainement, ce sont là des calamités; mais qu'est-ce, bon Dieu? qu'est-ce que tout cela en face de cette infirmité horrible, ressembler à une gravure de mode.

Vous vous rappelez avoir vu à travers les vi-

tres du dernier tailleur venu, ces petits hommes roses, frisés, peignés, sans qu'un poil passe l'autre, avec des pieds en bois et des pantalons en carton. — Véritables enseignes de fabricans de chemises, monstres mixtes, tenant du garçon de café par la tête, et du tailleur par le corps.

Eh bien, on voit de ces enseignes vivantes dans le monde.

Ce sont de ces hommes qui périssent toujours d'une balle, pourvu qu'on possède quelque habitude de casser des poupées. — Gardez-vous donc de vous passer à l'empois avant de sortir de votre gîte. Plutôt cent fois plutôt, débraillez-vous, faites-vous des plis aux manches, des genouillères au pantalon, laissez votre gilet ouvert, et que le nœud de votre cravate regarde votre épaule; mieux vaut, je vous le dis, *un homme lâché qu'un homme léché.*



Un Homme frisé est absurde ; — Une Femme coiffée est charmante.

(Que de gens qui le sont, et ne voudrait pas l'être.)

Les coiffures des femmes peuvent se réduire à cinq grands genres :

La chinoise, *les papillottes*, *les rouleaux*, *les bandeaux et les nattes*.

Nous ne nous occuperons pas du chignon, les femmes qui savent vivre le portent le plus bas possible.

La *Chinoise*, — elle convient aux femmes roses, fraîches, grasses, brunes ou blondes ;

mais plutôt blondes, si elles ont le front haut et découvert. — Beauté si grande et si peu commune, — va mal aux grandes lignes. — Les cheveux ainsi relevés et l'indispensable accroche-cœur pour les petits cheveux, donnent aux femmes un air jeune fille, même à celles qui ne l'ont plus : — l'air jeune fille.



Les *Papillottes*, — partage presque exclusif

des cheveux blonds, soyeux, légèrement crépus, ou tout-à-fait mous.—Elles se doivent porter en larges touffes descendant fort bas. — Les *anglaises* ne sont qu'une variété de la papillotte. — La chinoise, les papillottes et les anglaises, mais la chinoise surtout, convient aux femmes d'un blond audacieux et indécent. Notre livre s'adresse à toutes les couleurs.



Les *Rouleaux* sentent la province, et sont

d'assez mauvais ton en général. — Ils ont pour variété les repentirs. — Ces coiffures demandent une grande ingénuité de visage : les femmes des villes ne doivent plus se les permettre passé vingt-ans ; elles visent à la vierge.



Les *Bandeaux,* question très complexe selon la longueur qu'on leur donne. — Le bandeau va mal aux blondes, — admirable, chez les brunes, le *Bandeau très court* est la plus délicieuse, la plus distinguée des coiffures,—mais

il exige des traits arqués, de l'embonpoint sans graisse, et une taille un peu élevée.— Les femmes qui ont de la Judith de Vernet, du Georges Sand, ou de la Grisi dans les traits, peuvent seules espérer porter le bandeau court.



Le *Bandeau moyen* est joli, moins distingué que l'autre, — plus théâtre, moins bonne compagnie, mais il se supporte.



Le *Bandeau long* est la coiffure la plus déhanchée, la plus débardeur, la plus quartier latin qui se voie; — il sent sa Chaumière d'un kilomètre. — Ce bandeau-là, — le droit l'a démêlé; la médecine l'a peigné; — la pharmacie l'a lissé; — toutes les facultés l'ont enmêlé, — moins la théologie, — et encore ! Il vit de la Seine au Panthéon; on le rencontre surtout au

Luxembourg et à la barrière Mont-Parnasse : — c'est le don César de la coiffure. — Il arrive en disant : *Tant pis, c'est moi.*



Les *Nattes ;* elles conviennent aux cheveux noirs, sur des joues pâles, maladives, fatiguées; — elles aggravent peut-être cette tendance à l'air abattu, — mais elles poétisent les traits et mélancolisent le visage.—Les femmes qui peu-

vent porter les nattes sont sans contredit celles qui ont le plus de morts d'hommes à se reprocher ; — elles inspirent plus de passions vraies, que de caprices, — plus d'amour profond, que de sentimens légers. —Elles n'ont pas besoin d'être belles, —elles ont un cachet fatal ;—ce sont des femmes à beaucoup adorer, ou à beaucoup redouter ; elles cireront vos bottes, mais elles vous donneront plusieurs coups de grattoir dans la poitrine. Elles embaumeront votre existence de leur amour, mais elles vous empoisonneront avec du verre pilé ;—ce sont des femmes qui tendent à se Lafargiser.

Que Dieu vous garde des femmes pâles et à nattes.

Coiffure d'homme. — Deux et pas d'autres ; — cheveux courts ou médiocrement longs, — à raie ou sans raie.

Courts —est ce qui est le mieux porté, mais il faut une barbe forte.

Longs, — figure jeune, blonde ou brune,

rose ou pâle; — raie droite, — sans frisure. *(Eviter la coiffure du garçon de café ou du garçon coiffeur.)*

Somme toute, une femme coiffée est charmante, un homme frisé est absurde.



De la Cravate.

> Tu nous prends à la gorge, et tu reçois les cous.

Un de nos hommes d'esprit a fait, je crois, sur la cravate, un code que je lirai plus tard.

Je ne l'ai pas lu, de peur de me rendre coupable à son égard d'un plagiat involontaire.— D'ailleurs, il a consacré à cela tout un volume, et mon imprimeur ne m'accorde que quelques lignes; je ne ferai donc jamais autant *d'impression* que lui.

La Trinité de la cravate se décompose ainsi : blanche — noire — fantaisie.



La cravate blanche est l'apanage presque exclusif de l'homme de robe, qu'il soit magistrat ou professeur : du reste, c'est ici affaire d'obligation plutôt que d'élégance. Elle n'est ni l'un ni l'autre, pour les chefs de bureau ;

c'est pourquoi ils en portent tous. Les ordonnateurs des pompes funèbres en entourent leur lamentable cou, quand ils sont dans l'exercice de leurs inutiles fonctions. Mais chez eux la tristesse déteint, et jamais elle n'exista pour ces messieurs à l'état d'une *entière blancheur* (opéra-comique). Le premier communiant la déteste : aussi il en a toujours une, quelquefois deux, dont une au bras; *symbole d'innocence.*

Je préfère *cinq bols* de punch.

Quand on est qu'homme du monde, on ne doit aborder la cravate blanche qu'avec un saint respect, une religieuse appréhension : elle est de ces choses où le beau frise de près le ridicule. Elle va aux barbes longues, et leur donne un cachet de propreté.

La cravate noire sied à tout le monde. Elle est de tous les âges, de tous les états, de toutes les saisons. Voyez-vous ce pantalon bleu, cette redingotte bleue, d'où s'échappe un bout de ruban, c'est nécessairement un militaire. Eh

bien ! dépassez le promeneur, et si la redingote est fermée, pariez pour un officier en retraite. Plus la redingote est boutonnée, plus l'homme est en demi-solde ; et, vous en avez la certitude absolue, s'il porte une cravate noire ; je devrais dire sa cravate noire, son unique ; il ne la quitte jamais, — c'est elle qui le quitte. O cravate noire ! providence du linge douteux, et quelquefois, le dirai-je? de la chemise absente, que de services ne rends-tu pas ? tu es à la fois belle et bonne !

Garçons, mes confrères, si, d'aventure, vous faites trouvaille d'une femme qui réunisse les qualités de la cravate noire, prenez-la vite, et pour Dieu ! soyez-lui fidèle ; car elle est bon teint, douce au toucher, agréable l'été, et très chaude l'hiver. Moi, qui vous parle, j'en ai toujours.

La fantaisie, cet enfant gâté de la mode, est un être multiple, trop changeant, trop divers, pour que nous essayions de le suivre dans ses innombrables caprices. Le champ est vaste ; à

vous de savoir choisir, c'est là qu'est le *nœud*.

Mais ici, permettez-moi d'ôter la mienne. Je *sens* que le *mien* me monte à la tête. Les tempes me battent, et mon front rougit d'indignation, quand je pense aux inventions stupides qui courent les rues, et encombrent les boutiques sous le nom de cols avec ou sans pattes.

Cols de toutes couleurs, de toute étoffe, en caoutchouc, en jonc tressé, en chiendent, en baleine et en crin de balai réformé. J'en ai vu en zinc; pourquoi pas, puisqu'on porte des nez en fer-blanc? On a déjà aboli la marque : vienne un second progrès, et les cols disparaîtront avec le carcan.

Mais avant il faut une réparation, et je prétends faire une pétition aux chambres, pour qu'elles condamnent un sieur Oudinot à cinq ans de crinoline forcée. Tous les cous français la signeront.



Collet, Paremens, Revers, Basques et Boutons ; Chapitre aussi ennuyeux qu'intéressant.

Prenez mon ours.

Collet. — En général, et quelle que soit la mode, homme à col long, collet un peu large, — homme à col ordinaire ou court, collet étroit ou très-étroit.

Paremens. — Long dans les négligés ; les par-dessus, les paletots. — Court dans les habits, les redingotes.

Revers. — Toujours plutôt petits et peu longs, que grands et larges ; — exception pour les surtout, où ils peuvent être exagérés.

Mais ce qui importe pour la grâce du vêtement, c'est que ces trois parties aient été pressées à l'extrême ; — que tout cela soit d'un mince idéal, comme une feuille de papier pliée en deux.

Basques. — Dans les habits, longues toujours, mais coupées à fantaisie. — Dans les redingotes, courtes, mais jamais trop. — Trop longues, menuisier; trop courtes, perruquier. — Prendre pour mesure le dessus du jarret.

Boutons. — Question de fantaisie, mais généralement plutôt grands, larges, minces, que petits, gros et bombés. — Fuyez les brandebourgs, apanage du Polonais réfugié, ou du marchand de vulnéraire. — Vêtement d'hiver, boutons écartés à la taille. — Habits d'été, — boutons rapprochés; rarement bouton de métal, si ce n'est pour habit de cheval, de chasse, du matin.

Gilets.—Boutons de l'étoffe, ordinairement.

Bourgeois généreux, lecteur courageux. —

Grand garde national! qui as supporté, sans faiblir, les quatre cent quatre-vingts kilogrammes que pèse ce chapitre, — reçois mes remerciemens, — accepte la croix, tu as noblement porté la tienne; je t'enverrai un billet du Lazary avec droits.



Quelques mots à propos de bottes.

25 octobre 1841.

ALMANACH.

Grand saint Crépin, inspire-moi ; préserve-moi des *cuirs*, et soutiens mon *haleine*.

C'est une rare bonne fortune qu'une paire de bottes convenables.

On ne porte guère le soulier, il est désavantageux, et s'avachit.

Le brodequin le remplace avec succès, encore sans lacet ; car il est trop fatigant de se *lacer*, et d'avoir la cheville dans un corset.

Il y a des pieds qui méritent des soufflets, ce sont ceux qui portent des *claques*.

Restent les socques, que je ne citerai que pour mémoire, c'est quelque chose de honteux, que je ne sais comment *articuler*. Plutôt que d'en user, j'aimerais mieux avoir deux jambes de bois ; d'abord, c'est économique ; et ensuite, on peut se flatter d'avoir la jambe *faite au tour*.



Du système cellulaire de la peine de mort, et des bottes trop étroites.

. . . Je lui comprimai les pieds, et j'en fis tout ce que je voulus.

Mémoires d'un vieux Chauffeur.

Législateurs inventifs des temps modernes, vous qui avez imaginé le système cellulaire pour faire pendant à la peine de mort, — vous n'avez pas trouvé celui-là. — Savez-vous ce que c'est, jambes à pantoufles, qui jugez sur un fauteuil élastique, savez-vous ce que c'est que le supplice des bottes trop étroites. Entre celui-là

et l'échafaud, bien des gens préféreraient le pâté de foie gras, allez !...

Condamné aux bottes étroites ! ah ! ça donne des cors, rien que d'y penser.... Savez-vous ce que c'est, tripoteurs de codes, que d'avoir des courses à faire ; — d'aller à la noce, — d'avoir de l'esprit, — de rencontrer un bavard, — d'avoir une tante à promener, — de se trouver sans clé à minuit trois quarts ; tout cela avec des bottes étroites. La cellule, c'est la botte trop étroite de la pensée... jugez...

Avec ces bottes, pas de tournure possible, d'élégance réalisable. — Mais c'est qu'on n'ose pas avouer cela encore. — Vous avez une réputation de garçon spirituel, vous arrivez dans un cercle, vous êtes bête comme un pieu, ou vous ne dites pas un mot.

— Est-ce que vous êtes malade, monsieur J. J. dit la maîtresse de la maison avec une empressée sollicitude.

Vous êtes forcé de vous laisser supposer des peines de cœur.

En conscience, vous ne pouvez pas répondre.
— Non, madame, j'ai des bottes trop étroites.



Je vous le dis, vous n'avez pas même l'excuse de votre douleur.

Soyez poitrinaire, si ça peut vous faire plaisir, vous vous plaindrez de la poitrine; ayez mal à la tête, vous avouerez une migraine; mais jamais vous n'oserez dire que vous portez

deux étaux en cuir verni ; — ça ne se fait pas. — Si vous tenez donc à votre tournure, à votre esprit, ne faites pas petit pied si vous l'avez grand.

Car je vous le prédis, quand la civilisation, cette grande touche-à-tout aura fait encore une enjambée, — on ne condamnera plus à la cellule ou à l'échafaud. — On condamnera aux bottes trop étroites à temps ou à perpétuité, avec exposition des pieds au soleil.....



Essai philosophique et gastronomique sur les talons de bottes.

Garçon ! un chevalteak aux pommes.

VIOT, *dentiste à 6 sous le plat.*

Philosophique? Oui, certes; car le plus ou le moins de hauteur d'un talon, peut influer considérablement sur la destinée. N'ayez pas de talons trop haut, vous souffrirez, vous serez d'une humeur massacrante, et votre future, à la première visite, que vous lui rendrez, vous trouvera du caractère le plus maussade; voilà un mariage manqué, n'ayez pas de talons et vous *grandirez* dans son estime.

Gastronomique? Oui vraiment, en ce temps où la viande de bœuf devient un objet de luxe, ou le mouton est passé à l'état d'allégorie, le cheval ne défraie que trop souvent les restaurans. — Il y a quelque chose d'ignoble qu'on appelle du gras double; il ne m'a jamais été bien démontré que ces sortes de lanières blanchâtres ne fussent pas de la culotte de gendarme ou des buffleteries de garde national. Lequel des deux, je n'en sais rien, mais à coup sûr c'est l'un des deux. Je ne le cache pas, pour ma part, je préférerais de beaucoup, à ce ragoût, un talon de botte au beurre d'anchois. C'est peut-être un peu sec? Ah! bah, la sauce fait toujours manger le poisson; quant aux chevilles, elles pourront passer pour des arêtes, d'ailleurs on n'est pas forcé de les avaler.



Du Sous-pied et du Pantalon.

Çà me fait une belle jambe.

Question grave, question capitale.

Et d'abord posons un fait : il n'y a pas de tailleurs qui sachent poser un sous-pied, c'est à vous, si vous avez de l'œil, et de bons ciseaux, à suppléer à leur insuffisance, — pas *des ciseaux*.

Mais, j'éprouve le besoin de vous mépriser si vous portez des sous-pieds à chaînes ou plaques de métal; après cela, si vous tenez absolument à déchirer votre pantalon, vous n'avez qu'à

mettre des sous-pieds mobiles à boutons fixes. — Ce dernier genre n'est accepté que pour les pantalons de daim, et encore à cheval.

J'ai vu de bons et braves jeunes gens, qui paraissaient jouir de toutes leurs facultés intellectuelles, et qui sous prétexte d'être pantalonnés comme il faut, tendaient ledit pantalon au point de ne pouvoir ni se baisser ni s'asseoir. Dès lors il est infaillible que s'ils veulent monter en omnibus, ou ramasser leur gant, l'étoffe se fendra au genou; et s'ils ont oublié leur bourse, ils reviendront chez eux avec un mouchoir en guise de genouillère de couvreur. — J'en connais un qui laissa tomber *trois mille francs* à terre, et qui cependant aima mieux ne pas les ramasser, que de s'exposer à une solution de continuité d'autant plus dangereuse que son pantalon n'était pas forcé de se déchirer juste au genou et pouvait se fendre partout ailleurs, chose fort désagréable, *postérieurement parlant*.

C'est l'histoire des officiers russes, dont les

étuis en drap semblent des rideaux vigoureusement tringlés du haut et du bas.

Si pourtant mes conseils ne pouvaient guérir ceux qui sont affectés de cette manie, je leur proposerai des pantalons en tôle avec coude au genou.

Je connais un fumiste qui leur cédera à bon compte d'excellens tuyaux de poële.



De la nécessité d'avoir des sous-pieds en peau de femme.

Pourquoi pas ?

Dans mes profondes élucubrations sur le sous-pied, une chose m'a cruellement préoccupé, c'est la qualité du cuir.

Il le faut mince et fort, souple et résistant ; c'est embarrassant, où diable trouver ce cuir-là ?

Je crois avoir résolu le problème en conseillant l'emploi des sous-pieds en peau de femme.

Soit donc un cuir quelconque :

Vous m'accorderez que plus il sera massé,

manié, travaillé, plus il acquerra à la fois de force et de souplesse.

Or, les innombrables caresses dont on accable le séduisant épiderme d'une jolie femme, équivalent comme résultat à un travail consciencieux. Il est donc incontestable, qu'après un certain laps de temps donné à cette occupation si naturel, ledit épiderme doit se trouver dans les conditions précitées, et si rares, de faiblesse résistante.

Ceci admis, il ne vous manque plus pour avoir vos sous-pieds, qu'un sujet vivant qui consente à fournir l'étoffe. J'ai cherché, je n'ai pas trouvé.

Mais les amphithéâtres sont là! en deux minutes, avec un bon scalpel, vous prélevez la mesure exacte sur tel endroit que vous voulez; en préférant toutefois celui qui, selon toute apparence, a acquis par l'exercice durant la vie le plus de solidité posthume.

Quels sous-pieds! on n'en voit pas la fin!

Une cinquième jambe.

Canne. — Petit animal amphibie et à deux jambes.

Agenda d'un Anglais.

Cela supposerait que l'homme est un animal à quatre pattes ; mais la cinquième où la trouver, sinon dans la canne ?

Canne, tu es agréable, mais il faut te comprendre ; — tel individu veut un rotin, tel physique un jonc à pomme d'or. — Avez-vous remarqué tout ce qu'il y a de coquet dans la manière de balancer un produit de Thomassin, et

combien la désinvolture gagne de nonchalance aisée, en compagnie de ce meuble aussi nécessaire qu'inutile? Il y a des élégans qui se figurent l'être d'avantage, parce qu'ils sont attachés après un bâton d'ivoire massif ou une corne de Rhinocéros; ayons cela comme objet de curiosité, chez nous, à côté des magots de la Chine et des vases étrusques.

Mais gardez-vous, *surtout,* de tenir la canne dans *le vôtre* comme un fusil au port d'arme, ou encore d'éborgner les passans en l'envoyant horizontalement sous le bras pour satisfaire le besoin de vous moucher, ou autre. — Il ne faut pas que le public souffre de nos infirmités, c'est une vérité qui crève les yeux.

La canne de jonc verni sent la rue de Jérusalem, je préfère un parapluie rose. Il va sans dire que nous proscrivons toutes ces inventions baroques qui compliquent la canne de circonstances aggravantes; la canne-siège, la canne-parapluie, la canne à pêche, la canne en fer creux galvanisé, et autres monstruosités qui

sont l'antipode du bon sens autant que du bon ton.

Enfin, s'il nous est permis d'énoncer ici notre opinion personnelle, nous n'apprécions la canne que comme moyen irrésistible de séduction entre les mains d'un tambour-major de la citoyenne, ou en cas d'un cor exaspéré. Ayez-en une, vous ferez bien, n'en ayez pas, vous ferez mieux. —



LES DEUX CASTORS ET LE CHAPEAU.



Discussion pour la FORME avec quelques LIGNES DE FOND trouvées sur les bords du Mississipi.

> Je me fiche de çà,
> Comme du Canada.

Sur un bras verdoyant d'un fleuve d'Amérique
Vivaient, père et fils, deux castors :
De leur immense république
Qui jadis occupait ces bords,

Eux seuls étaient restés, et non sans grande alerte,
Leur ville ayant été depuis peu découverte ;
Enfin, de tous ses nombreux habitans,
Un vieillard, déjà gris, et l'un de ses enfans,
Jeune homme qui comptait cinq à six mois à peine,
Grace au vieux jouissant de sa peau sauve et saine,
S'étaient seuls échappés de ce massacre affreux.
Mais de cette sainte prudence
Qui les avait sauvés tous deux,
L'enfant raillait tout bas : mon père a bu, je pense ;
Avec sa vaine terreur,
Je puis rire, en conscience,
Dans ma barbe, de sa peur ;
Sans mon respect pour lui, je devrais bien lui dire.

Un soir, le vieux Castor, au bras du Castoreau,
(Car ses jambes déjà ne le pouvaient conduire)
Se promenait. — Il voit sur la rive un chapeau,
Que le vent, dans sa folie,
Avait probablement pris à quelqu'étranger,
D'une façon peu polie.
Père, dit le jeune homme, est-ce bon à ronger,
Ce grand étui tout noir que je vois là par terre ?
Son papa, lui faisant le signe de se taire,
Ramassa gravement le couvre-chef sali,
S'assit sur un caillou poli
Et tint à peu près ce langage :
Je suis vieux ; si tu veux arriver à mon âge,
Écoute les conseils de l'auteur de tes jours,
Car je n'y serai pas toujours !

La mort peut me ravir à ta douce tendresse,
Il se peut qu'un matin je meurs de vieillesse ;
Goûte donc ces avis, peut-être mes derniers :
Tu vois là-bas le plus haut des palmiers?
Eh bien, lorsque le ciel voudra que je te quitte,
Ne dépasse jamais sa lointaine limite!
Il saisit le chapeau : vois ce vil instrument,
Dit-il; voilà, mon fils, voilà le vêtement
Que nos affreux bourreaux enchâssent sur leur tête.
Et sais-tu quelle bête
Fournit à ces cruels l'étoffe de ceci?
Tiens, regarde-moi, la voici!
(Il montrait sa riche fourrure.)
Rappelle-toi cette leçon;
Ces animaux si laids, dont tu vis la figure
Par les trous de notre maison,
Pour garantir leurs peaux, ils se servent des nôtres;
Leur gîte est au palmier plus haut que tous les autres.
Ils appellent cela chapeau ;
Et, pour qu'il leur paraisse beau,
Il faut que l'étoffe en soit riche;
Ce qu'ils aiment le mieux, c'est ce qui vient de nous,
Ils recherchent surtout un poil épais et doux.
Le bord doit être large et la forme corniche;
ls le portent cambré, retroussé, même droit,
Rond, carré, pointu, mince, et selon leur figure
Ou leur tournure.
Veille donc, cher enfant, à rester sous ton toit,
N'abandonne jamais la salutaire enceinte
Qui te met pour toujours hors de leur rude atteinte;

La mort est au-delà !
Souviens-toi de cela.
Le bonhomme achevait son dernier paragraphe.
Trois jours après, — son enfant le pleura,
L'enterra,
Et lui fit, en sa langue, une longue épitaphe.

Bientôt le Castoreau, trop prompt à s'oublier,
Crut pouvoir, sans danger, franchir le grand palmier :
Il fut pris au moment qu'il allait passer outre ;
Mais il était trop jeune, et l'on fit de sa peau,
Qui n'aurait pas suffi pour couvrir un chapeau,
Une casquette de loutre.

MORALE :

Ceci prouve aux enfans bien nés,
Qu'à moins de passer pour fort bête,
Il ne faudra jamais abîmer sa casquette,
— Ni fourrer ses doigts dans son nez !



De l'Habit noir.

A cela de commun avec les comètes, qu'il a une queue, et n'apparaît que dans les circonstances effrayantes de la vie.

UN CROQUEMORT.

Habit noir, que me veux-tu ?

Tu es laid, va-t-en ; d'ailleurs, tu me rappelles des choses embêtantes : un mariage, un enterrement. Je ne veux pas dire que pour ces deux circonstances il faille deux habits ? Non, la banque paternelle est là, qui laisse assez de couture et d'embut pour qu'un coup de fer, un collet de velours et des paremens neufs fassent d'un affreux habit de communion, un ridicule habit de mariage. Quant aux rares apparitions où, sous prétexte de désespoir, la femme soi-

gneuse t'exhume des catacombes de sa commode pour en orner son mari, elles te sont plus funestes que toutes les autres cérémonies ; rien n'use un habit comme un enterrement ! d'abord, pendant la messe, on s'accoude sur sa chaise, et ensuite, pour que la terre soit plus légère au défunt, on s'accoude de nouveau en compagnie de plusieurs messes à seize sous le litre. — Puisque chez nous, un usage ridicule veut que chaque sentiment ait son uniforme, je suis d'avis que dans toutes les circonstances où l'on est censé éprouver de la douleur, on devrait porter un habit en *peau de chagrin,* ce serait bien plus économique, et comme il faudrait plusieurs siècles de douleur pour l'user, ça deviendrait un vêtement patrimonial. On se transmettrait un fond de chagrin ; on dirait j'ai hérité de la douleur de mon père ; et lorsqu'en définitive, le temps aurait triomphé de la robuste constitution de l'étoffe, on pourrait encore l'utiliser pour polir les queues de billard.

Nouveau procédé.

Qui prouve que le cigarre est indispensable pour qu'un habit aille bien.

Deux succès pour 8 sous.

Ceci, au premier abord, peut sembler un paradoxe ; il n'en est rien pourtant.

Je suppose, lecteur qui savez lire, que vous n'êtes pas de ceux qui pensent, qu'on doive être pris dans son costume comme un embouchoir dans une botte vernie.

Il a dû vous arriver d'être nu, le soir par exemple, quand vous bâillez en étendant les bras ; eh bien, une chose que vous ne savez

peut-être pas, c'est qu'en ce moment là vous êtes très beau ! parce que vous amincissez la taille, vous développez la poitrine, et nécessairement sur le dos, aux reins, il s'opère des plis gracieux.

Maintenant, comme il serait inconvenant de bâiller dans la rue, que cependant vous voulez faire valoir votre torse, et qu'il vous faut pour cela un prétexte, vous tirez quatre sous de votre poche et vous fumez un détestable cigarre. Comprenez-vous l'avantage ? vous n'y êtes pas habitué, la fumée vous fait mal aux yeux, le cigarre brûle toujours de travers et vous roussit la moustache ; mais ! et c'est ici qu'est la compensation, vous aurez un délicieux motif de lever fréquemment le bras et de prendre les attitudes les plus merveilleuses, en expulsant votre fumée, en approchant et retirant alternativement le cigarre de votre bouche ; voire même en envoyant à terre un mince filet de salive, avec la dextérité qui vous caractérise.

On ne se figure pas, monsieur, comme un habit peut-être spirituel !



Du Lorgnon sous le point de vue du dos.

As-tu fini tes manières.

CLARA FONTAINE.

Si pourtant votre estomac, ou la conservation de vos molaires ne vous permettent pas de fumer, ayez un lorgnon avec ou sans verre. Par exemple, il est indispensable que vous soyez myope; après cela vous ne le seriez pas, ce serait absolument la même chose; et, pour ne pas tomber dans les redites, vous exécutez, avec cet instrument d'optique, la même pantomime délirante qui a valu à vos omoplates un succès fou.

C'est vous dire que le lorgnon deviendrait superflu, si, au lieu de le tenir agréablement au bout de votre main gantée, vous vous avisiez de vous l'enchâsser dans l'orbite oculaire, comme font certains melons qui mettent leur œil sous cloche.



Du Duel comme objet de toilette.

Plomb, poudre et déjeuner.



A quoi bon d'être beau, sinon à le faire voir?

Concevez-vous un dandy dans une île déserte ?

C'est donc pour vous dire que ce n'est pas le tout que d'être bien mis, et qu'un habile homme a raison de provoquer et de saisir aux cheveux tous les moyens de mettre en relief les agrémens externes qu'il doit à son tailleur. — *Qu'il doit* ! c'est le mot.

Un duel est donc une occasion superbe de montrer sa mise, dans son ensemble, d'abord quand on arrive, et dans ses détails quand on se déshabille. — Un duel est une coquetterie permise et de bon goût.

Je ne le comprendrais pas comme nécessité, je l'accepte comme objet de toilette.



Un Gilet de santé.

Œs triplex.

HORACE.

Je me rappelle une anecdote dont je ne nommerai pas les héros, par pure modestie, et attendu qu'ils vivent encore.

Il y avait une fois un jeune homme charmant qui n'avait pas le sou; cependant comme il avait de la pudeur et qu'il désirait s'habiller, il s'en fut, résolument, trouver un tailleur renommé, et lui exposa l'immensité de ses besoins et l'exiguité de ses ressources.

Tandis qu'il parlait, le tailleur, homme d'esprit, l'écoutait peu et le regardait beaucoup; d'un regard il avait jugé cette nature de choix, et son parti était pris, avant que le pétitionnaire eût achevé de parler.

Ce tailleur-là était un grand homme!

Monsieur, dit-il au jeune homme, je vous habillerai, mais à une condition; c'est que vous renouvellerez votre costume aussi fréquemment que bon me semblera. C'est le seul paiement que j'exige de vous; voyez si cela vous convient?

Mon jeune homme croit rêver; bref, sans plus d'explications, c'est marché conclu, et quatre jours après le jeune D... donnait le ton aux lions les plus raffinés, qui tous, comme on peut croire, s'empressaient de lui demander quel divin artiste l'avait habillé ainsi.

D... les envoyait chez son tailleur, et tout était dit.

Jusque-là c'était fort bien, et les riches amitiés, les bonnes fortunes venaient au-devant

du jeune dandy ; mais souvent au milieu de son existence de plaisir et d'oubli, pendant une partie ravissante, survenait un billet du tailleur avec injonction d'endosser immédiatement les habits y annexés ; et dame, il fallait s'exécuter !

Cet éternel changement lui devint une fatigue insoutenable, et un beau jour l'ingrat refusa formellement d'accepter la livraison. De là contestation, discussion, dispute, et duel arrêté entre l'habillé et l'habillant. L'affaire fit du bruit ; il était aussi par trop curieux de voir un tailleur provoquer son client, et le client accepter.

Le jour et l'heure arrivent, tout Paris y était, au moins vingt personnes, sans exagérer ; ce que la mode comptait de plus fervens adorateurs, et qui avait voulu voir ce duel inoui.

Vous dire quel luxe de mise avait été déployé des deux parts, serait chose impossible. Le tailleur n'était, parbleu, pas mal ; mais le jeune homme, ah, Monsieur, quel divine tenue

de duel ! quel pantalon impossible; quel habit inexplicable, et le gilet, grand Dieu ! un gilet de la veille, d'une coupe indescriptible et d'une étoffe sans nom, d'une nuance incertaine et tendre; quel gilet !

En le voyant, l'émotion fut si vive chez plusieurs dandys, qu'ils furent obligés de s'appuyer sur leur canne ! Quel gilet ! on ne conçoit pas, on n'a jamais connu pareil étoffe ni pareil gilet.

L'entraînement me gagne, j'oubliais mon duel ; j'y reviens.

Impossible d'arranger l'affaire; mon jeune homme tire le premier, en souriant, et se contente d'enlever le chapeau de son adversaire, en lui disant : à votre tour, mon cher, *et prenez bien vos mesures*.

Le tailleur tire; le jeune homme chancelle, une balle l'avait frappé en pleine poitrine, on s'empresse auprès de lui ; il n'était pas blessé, le plomb applati adhérait encore au gilet.

« — Mais, malheureux, m'écriai-je, encore

« essoufflé, savez-vous que vous avez failli me « tuer !

« — Allons donc, me répondit mon tailleur, « est-ce que je ne suis pas sûr de mon drap ! »

Vous comprenez l'effet prodigieux de l'aventure. L'étoffe eut un succès fou, et le tailleur fit fortune ; il se vendit pour 400,000 francs de gilets pareils, en moins de six mois. Il y eut même des gaillards qui se firent habiller des pieds à la tête avec ladite étoffe.

Du reste le nombre des duels augmenta beaucoup.



Un Homme propre est un Être dégoûtant.

Mœrore conficior.
Rudiment.

Une position plus atroce peut-être que celle de l'homme nu, c'est celle de l'homme propre.

Ici je m'explique; — je conçois et je permets l'aplomb dans deux cas : où lorsqu'il est parfaitement mis, où lorsqu'on est ficelé en vrai titi, en rapin.

Mais il n'est pas en français de termes assez énergiques, assez flétrissans, il n'y a pas de dictionnaire néologique qui fournisse des mots convenables pour qualifier ce honteux milieu

en toilette, qui consiste à être, comme dit la masse : *habillé proprement.*

Mon Dieu ! j'ai passé par des épreuves bien cruelles ; j'ai considéré la botte comme une utopie, l'habit comme un mythe ; je ne sais pas ni vous non plus peut-être, quel vêtement l'avenir et les tailleurs me gardent ; mais je t'en prie, Providence, qu'est-ce que ça te fait, prend tes mesures pour qu'on ne dise jamais de moi : *il est habillé proprement.*

O mes amis, défiez-vous de l'habillé proprement ; il est capable de tout, le malheureux, même d'avoir des gants vert-pomme ou un pantalon tomate, et c'est bien certainement lui, qu'Henri Monnier a trouvé, un jour, demandant à son portier : Mon cousin, est-il chez eux ?



De la Mise cossue.

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.

MŒSSARD.

A côté du champignon social précédemment désigné, je rangerai, comme variété du genre, le cossu mâle et femelle. — L'habit est de beau drap, l'étoffe de la robe est belle, mais tout cela est trop court, guindé, empaqueté, mal fait : les manches ont trop d'ampleur ; en revanche, les basques sont trop larges et trop courtes, le gilet descend sur l'abdomen ; le pantalon a le droit d'être en nankin ou en las-

ting fort luisant, large ourlet par le bas et sous-pied contumace : joignez une cravate blanche à coins brodés, rehaussée d'un col de chemise vertueux ; ayez des boutons en diamans sur une chemise à petits plis ; chaînes lourdes, breloques, cachets à musique ; montre immense, mais à répétition ; surmontez le tout, d'un chapeau en vrai castor, de forme basse et à larges bords, et vous aurez un marchand de bois retiré, électeur, éligible, et membre d'un conseil quelconque.

Ce monsieur a bien dû faire ses farces sous l'empire !

Ces gens-là n'ont pas de femmes, ils ont des *épouses*.

L'épouse est nécessairement chamarrée de rubans, de dentelles d'un haut prix, mais jaunes et mal portées ; l'enseigne du bœuf à la mode m'a souvent rappelé la manière dont elles drapent leur cachemire. Des couleurs discordantes, des chaussures mal faites, un chapeau en capote de cabriolet, à faire envie aux mar

chandes de plaisirs, des cheveux en soie et des gants en coton.

Dire qu'on peut avoir été supportable dans sa jeunesse, et cependant finir quand on attrape un certain âge, c'est-à-dire un âge incertain ; par tomber dans le cossu !

Ce que c'est que de nous !



De ce que les artistes appellent du Chic.

Multi appellati, pauci autem electi.

Évangile.

Cherchez.......



De l'influence du Bas blanc et du Brodequin noir, sur l'accroissement de la population.

France. — Population :
Années antébrodequiniennes. 25,000,000.
Années postbrodequiniennes. 33,000,000.

CHARLES DUPIN.

Un beau soir d'hiver par une gelée rude et sèche, Frédéric le Grand se frottait vivement les mains à une fenêtre ouverte de son palais de Postdam; puis, regardant, le ciel bleu et les étoiles étincelantes qui brillaient d'un feu vif et fixe, il s'écria : quelle belle nuit pour la Prusse !

Que de choses dans ce peu de mots.

Frédéric était connaisseur, et sa garde d'é-

lite présentait un ensemble de gaillards solidement constitués, bâtis en conscience et bien faits pour flatter les regards de cet excellent monarque.

C'est qu'il avait vu, d'un coup d'œil, le digne homme, qu'il fait très bon coucher deux quand il fait froid ; que la gelée rapproche même les vieux époux et les amants brouillés, et qu'alors, ma foi, le diable a beau jeu.



D'où il concluait, assez logiquement, que cette nuit-là pouvait lui rapporter un assez joli total de délicieux grenadiers de la plus belle venue.

Polisson de Frédéric va! — Pardon, potentat, ça m'est échappé.

Qu'est-ce que ç'aurait été donc, grand Dieu! si de son temps les brodequins noirs et les bas blancs avaient eu *cours* à la sienne; et qui pourra me dire, combien il y a de grenadiers dans un mollet vu à l'échappée, de profil ou de trois quarts.

O ma pensée, sois bonne fille; — ne rougis pas; occupe-toi plutôt de me trouver un statisticien, qui soit le Charles Dupin des alcôves.

Ça n'empêche pas d'être vertueux. — Au contraire.

Vous êtes marié depuis cinq semaines, et vous n'avez pas d'enfant,—vous en êtes étonné; — vous désirez ardemment une progéniture.

Vous vous promenez seul dans les Tuileries, en regardant d'un œil envieux les gentils enfans ; ces fleurs vivantes qui émaillent nos promenades ; puis, involontairement, le regard se porte sur de jeunes et jolies femmes qui partagent leurs jeux et leurs courses.

J'ai dit *et leurs courses.*

Nous sommes en été, la robe est légère, le pied mignon, la cheville correcte, quelquefois il fait du vent et vous oubliez complètement alors de lire le *Constitutionnel.* — Mais vous l'emportez aux frais du cabinet de lecture.

Une fois chez vous, vous dînez bien — vous éprouvez le besoin de vous coucher de bonne heure ; vous avez du vague à l'âme, et si vous ne lisez pas le *Constitutionnel* emporté, il y a gros à parier que, dans *trois termes,* vous ferez une dépense — de deux cents francs à cinquante sous, chez un signe de la croix quelconque, rue des lombards, ou au fidèle berger, sans préjudice du sucre et du savon.

Du Cordon.

Cordon, s'il vous plaît.

Il y a des malheurs affreux dans le monde, et d'autant plus affreux qu'on ne s'en doute pas.

Tuez n'importe qui, c'est reçu; mais ne soyez pas ridicule.

Exemple:

Vous étiez sorti avec une femme, — mille excuses...... avec votre femme — vous rentrez; le colloque suivant s'établit en montant l'escalier:

— T'as pas remarqué, Phrasie, comme y a des jours que tout le monde vous regarde et qu'on n'sait pas pourquoi?

— Tiens, t'as songé à ça toi, c'est ce que je m'disais aujourd'hui.

— Dame! c'est que nous étions un peu bien! on a une certaine tournure..... pas vrai, Phrasie:

— Finis donc Théobald! t'est bête..... dans l'escalier! Allons bien, j'ai manqué de tomber..... tu marches sur ma robe!

— Eh non! c'est le ruban de ton soulier; ah ben! il est gentil, doit y avoir un peu longtemps qui traîne, il est tout mouillé et y fait très sec.

— C'est donc ça que l'jeune homme d'en face, que nous avons rencontré, a tant ri en nous regardant!

— Qui ça, Antenor? j't'ai déjà défendu d'hui parler!

— C'est bon, passe devant! tu ferais ben mieux d'rabattre ton collet qu'est retroussé,—

avec le cordon de ton faux-col qui passe,—sans compter ta poche qu'est retournée.

— C'est d'ta faute ! avant de sortir, — quand je t'ai dit de m'brosser dans le dos, t'aurais bien pu voir, au lieu de r'garder en face ! Qué qu'c'est qu'ça encore qui m'pend ? comme t'es soigneuse ! si tu ne m'avais pas pris l'lacet de mon pantalon pour te faire une jarretière, j'aurais pas été forcé d'y mettre une loque que j'gagerais qu'on l'a vue ; tiens, j'en suis sûr maintenant !....

— Comment ça ?

— Pardi ! je m'rappelle à présent qui y a un gamin qui m'a tiré dans le dos ; même qui s'est sauvé en criant : *Cordon si vous plaît !*

Ici vous avez grimpé vos cinq étages ; la porte s'ouvre, se referme, et je vous entends tomber dans votre chambre.

Le cordon de votre brodequin était resté pris dans la porte.



Ce que les Jupons blancs donnent à penser.

Femmes, voulez-vous éprouver....

Femmes, voulez-vous éprouver, — ne vous effrayez pas, je ne vous chanterai point le couplet connu ; — femmes voulez-vous éprouver si votre mari, ou, ce qui est plus essentiel, si votre amant a toujours pour vous ce je ne sais quoi qui vous rend toutes je ne sais comment. — Facile.

Une seule condition est nécessaire, c'est que celui que votre cœur a choisi ne soit pas pen-

sionnaire des quinze-vingts. S'il a des yeux qui y voient — celui que votre cœur a choisi,— l'épreuve vous coûtera *six sous*; et quelle femme n'acheterait une tranquille certitude à un prix aussi modique — *six sous,* trente centimes, une course d'omnibus, pour savoir si vous êtes encore idolâtrée — c'est pour rien.

Vous vous procurez trois jupons blancs, deux c'est trop peu, quatre ce serait trop, mais de ces jupons — blancs à trouver le lait sale et la neige grise, à faire loucher quand il fait soleil, empesés ni peu, ni trop, qui se tiennent sans être raides, qui tombent sans être mous — bien — que le vêtement indispensable soit d'une toile un peu forte, d'un écru lavé, de ces toiles qui ont des plis vigoureux et chauds de ton,— vous négligerez de serrer la coulisse, — pas le moindre corset, — je ne vous parle pas de la chaussure, — les souliers sont interdits aux femmes qui se respectent. — A moins donc de chevilles pures, — beauté si rare, — la bottine de rigueur et le bas blanc bien tiré, — les che-

veux comme vous voudrez, peignés, mais pendans, luisans, mais peu attachés.

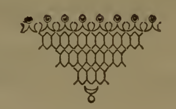


Chaque jupon, blanchissage. . . . . 2 sous.
Ci. 6 sous.

On frappe... c'est lui.... allez ouvrir, l'air un peu indifférent, et embrassez mollement. . .
. . . .
. . . . Une heure et quart après, votre cœur sait à quoi s'en te-

nir sur ce *que les jupons blancs donnent à penser.....*

Nota. Pour voir réussir l'expérience ci-dessus, ayez soin de faire ôter les lunettes vertes ou bleues que pourrait porter le sujet de l'épreuve...... Ces verres ayant la triste faculté de travestir les couleurs, il serait possible que le cœur ne fût pas responsable de la manière de voir de ces lunettes.



Des jolies femmes qui sont laides, et des belles femmes qui ne sont pas jolies.

Donnez-moi corset, jupon et coton,
—je vous rendrai une femme.

Qui ne sait cela; — qui ne l'a senti, — sont-ce les jolies figures qui plaisent toutes. — Non. — Ça ne gâte rien, mais ce n'est pas suffisant.

Nous voyons une femme dans la rue, au spectacle, à la promenade; — qu'est-ce qui nous prend. — Nous la voyons par derrière et elle nous plaît; — elle se met bien, — voilà le grand mot.

La cambrure est soutenue, la robe a de nombreux plis à la tournure, ces plis sont doux et semblent se mouler sur une forme, la hanche est moelleuse, le chapeau délicatement posé, le brodequin est clair et verni, dans la marche on voit parfois un coin de bas blanc qui donne à réfléchir sur les questions de continuités. — Vous êtes amoureux fou. — Si le visage est passable, vous éprouvez le besoin de faire des vers, — c'est inévitable. — Si elle est laide, vous la laissez passer devant, et vous êtes encore heureux de vous illusionner avec ce qu'on ne voit pas en regardant le visage.

La forme. — La forme, je n'hésite pas à le proclamer; Théophile Gauthier est un grand penseur, sans parler de son esprit et de son talent; — la forme, c'est tout.

Passons à l'autre.

Vous apercevez un visage céleste, — vous faites, diable! Vous laissez passer pour admirer sous toutes les faces; — les plis sont raides, les mouvemens secs, on est chaussée d'un sou-

lier au cirage Jacquand; la robe tombe sans grâce; — on se met comme ça à Brives-la-Gaillarde. — Vous n'éprouvez pas le besoin de faire des vers, et vous retournez à l'autre, en formulant cet axiôme : *Tournure vaut mieux que figure.*



Pourquoi ne fait-on pas de Corsets en velours noir.

> Lorsqu'en tirant son bas de soie,
> Elle fait, sur son flanc qui ploie,
> Craquer son corset de satin.

Ah cristi !... voyez-vous, il y a des choses auxquelles on ne peut songer sans crisper ses orteils, sans penser au printemps, aux moineaux francs et aux robes de satin noir.

Ah cristi !!... jeunes poètes dont l'âme rêve jupon, dont le cœur bat jusque dans les tiges de bottes, avez vous réfléchi sur les corsets en velours noir — voyez-vous. — C'est à faire des

sauts de carpe à attrister Auriol;—c'est à trépigner comme à un drame d'Hugo; — c'est à éclater comme une marmite autoclave.



Ah cristi!!! pourquoi ne fait-on pas de corsets en velours noir?

⁂

De l'Originalité, d'Alcide Tousez, de Van-Dick, de toute espèce de choses, de beaucoup d'autres et des poissons rouges, avec un aperçu sur l'intelligence de ces animaux et leurs dispositions pour le chant.

Tohu-bohu.

Tout ce qui est original est-il bien?

Tout ce qui est bien est-il original?

Commandé de garde, qu'on se présente à la parade en costume complètement Siamois ou Tonquinois, — c'est une fantaisie que je passe, que je comprends et que je partage; — mais coucher avec des cheveux qui jouent le manteau à l'espagnole, — avoir une virgule au menton

et des lunettes; — affecter le bonnet basque et les coupes extravagantes, — s'attacher à un arbre gigantesque, — excuse de canne, — vitrer son œil, — excuse de lorgnon, — porter des casquettes Buridan et des chapeaux forme biscuit de Savoie. — Est-ce être original.



J'ai peur que ces originaux, par le costume, n'aient d'original que ce côté là. — C'est une mauvaise et pauvre enseigne pour le magasin des idées que cet affichage ridicule.

Soyez de votre siècle. — En laissant grandir vos cheveux, vous ne grandirez pas pour ça. — La bosse du talent poussera-t-elle mieux, parce que votre chapeau sera bombé.

J'adresse ces reproches, surtout, aux jeunes artistes qui, à tout prix, veulent se singulariser.

Visez à la bonne compagnie, sans toucher à l'extravagance.

Est-il nécessaire pour devenir un Rubens, de chercher à prendre, par votre figure, le *chic* de ses créations.

J'ai connu un malheureux jeune homme, *(fortunate senex)* qui ressemblait *à feu* Odry; et qui, à toutes forces, voulait avoir l'air d'un portrait de Van-Dick.

Il avait acheté un burnouss, et frisait sa moustache en Saltabadil.

Cet infortuné donna la question à sa cheve-

lure quinze grands jours de suite. Il tortura sa barbe, par le fer et le feu, à la faire suer, elle, lui et nous aussi, au point qu'il en maigrit de plusieurs kilos, et tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'avoir de faux airs d'Alcide Tousez, qui ne ressemble pas du tout aux portraits de Van-Dick.

L'originalité a donc des limites mal définies, — trop faciles à franchir. — C'est un sentier difficultueux et rapide, dans lequel on ne peut guère rétrograder. Il est entouré de faux chemins et d'écueils où se fourvoyent les *tigres* d'estaminet; — mais qu'évite en se jouant la véritable et pure fashion.

Ce serait ici le lieu de citer avec une scrupuleuse exactitude, ces deux vers si connus, en les modifiant un peu :

> L'original est beau, mais de ses ports sans bords,
> On ne peut plus sortir, quand on en est dehors.

Après ça, l'originalité, même la bonne, ne va pas à tout le monde.

Il est beaucoup d'individus qui ont besoin d'être simples pour ne pas être bêtes. Vouloir donner de la désinvolture originale à ces gens là, c'est vouloir regarder ses sourcils sans glace, — faire pousser des mollets à Levassor, mettre Flore, Lepeintre jeune et Lablache dans un fiacre; — enfin, — c'est ressembler à mon collaborateur, — patient jeune homme s'il en fût, — qui a seriné, trois mois, — *ma Normandie*, à des poissons rouges, et qui a prétendu qu'ils y mettaient de la mauvaise volonté.

Si jamais ces gens-là voulaient devenir originaux, — tâchez qu'ils soient toujours des originaux sans copies.



Un Caoutchouc sur le col d'une femme.

Monsieur le Préfet,
Les soussignés, etc.

Pétition.

Ça coûte cinquante centimes. — On en trouve même à un franc, au Palais-Royal, galerie de bois, qui est en pierre. — Venez chez moi, je vous aurai l'adresse au juste.

Cinq cents francs de récompense en abonnement à un journal chinois, à qui trouvera quelque chose de plus joli, de plus frais, de plus coquet, de plus agaçant, de plus candide, de plus libertin, de plus virginal, de plus dé-

pravé, que ce polisson de petit cordon noir sur un col de femme.

Je vous le dis, en vérité, le caoutchouc a plus fait de brèches à la morale, que les œuvres de Louvet et du marquis de Sade.

Mais c'est que personne encore n'a songé à lui reprocher ses infamies, à ce caoutchouc, mais c'est que la police le laisse vendre dans les rues et sur les ponts, ce caoutchouc immoral.

Mais c'est qu'il semble que ce soit une chose toute naturelle aux femmes d'acheter ce petit brin noir, et de se le mettre sur le col ; tandis que nous autres, dont les veines sont pleines d'autre chose que de décoction de graine de lin, nous trépignons, nous nous arrachons le menton avec les dents, en le voyant passer sur un col gras, blanc, potelé, avec une petite bosse derrière. Ah ! ah ! ah ! ah !........ Je vais écrire au préfet, de police pour que toutes les femmes soient tenues. . . . .
d'en porter le plus souvent possible.

. . . .

. . . .

. . . . Je ferai observer que j'ai dévoré ma plume de fer, en écrivant ce chapitre, ce qui me force à passer au suivant....



De l'art de se déshabiller.

Ce n'est pas le tout que des choux.

Père Leclercq, donnez-moi ma clef !

Màtin ! comme vous êtes beau c'soir, je ne vous ai pas vu sortir.

—Vite, vite, je vous en prie.

—Vous savez que vous êtes à l'amende, il est *eune* heure et quart.

— C'est bien, vous mettrez çà sur ma note; parbleu, mais je vous en prie, ma clef.

—Voilà, voilà.... bonne nuit...

— Bonsoir, bonsoir....

Je me hisse péniblement à mon quatrième,

avec des oh! des ah! des soupirs étouffés, et j'entends le père Leclercq qui dit : Qu'est-ce qu'il a donc ce soir, qu'est-ce qu'il a, je vous le demande?

Ce que j'ai! miséricorde! J'ai, que je suis à la question dans mon juste au corps. (Pourvu que je trouve mon briquet!...)

Mon tailleur est venu ce soir. J'ai un habit neuf, un pantalon neuf, un gilet neuf et des bottes neuves : j'ai endossé le tout, et je suis sorti; fatale idée!

Mon Dieu! qu'on souffre pour être beau.

A peine dans la rue, mon pantalon m'étrangle; les entournures me coupent les aisselles; mon castor me brise le front, et moi, qui suis d'ordinaire d'une si belle pâleur, j'ai des couleurs ridicules comme un commis des deux Magots.

Où diable est donc mon briquet!...

Eh bien! j'ai surmonté tout cela; on m'attendait au bal, j'y ai été; j'ai voulu danser, ah oui, je t'en fiche, impossible; j'étais de bois et

8

peu plié (sans calembourg), pourtant j'ai essayé, car tu étais là, ô Camille, séduisante fleuriste, tu étais là! plus légère que les plumes que tu travailles, et mon rival détesté, abusant de son large vêtement, se livrait à des fioritures de danse, auxquelles tu n'étais pas insensible; tandis que moi, moi! connu pour la noblesse de mes poses et mes pas inimitables, j'étais condamné à la danse la plus funèbre et la plus catacombale.

A l'*avant deux,* j'étais en retard de tout un *balancez,* bien! le *cavalier seul* seul a failli m'être fatal, parfait; et pourtant Camille, tu me souriais avec tes dents blanches — chien de briquet!... — tu me parlais avec ta voix douce — gueux de briquet!... — et je ne trouve rien à répondre, l'Elbœuf m'abrutit, mon chapeau comprime mes idées, les passions tumultueuses qui bouillonnent dans ma poitrine vésuvienne étouffent sous un double rang de boutons. C'en est fait! mon rival triomphe! Ta petite moue dédaigneuse m'apprend que je suis

vaincu, honteusement vaincu, car le galop est venu, notre galop tant aimé, tant désiré, et je ne suis pas arrivé à temps pour te saisir; mon cauchemar m'a devancé, il l'emporte sur moi et t'emporte sur lui. — Si encore j'avais pu m'asseoir, mais le *Sedan* ne *cède* jamais. Les trente-deux sols qui me restent n'ont pu même me servir à cacher, dans un fiacre, ma honte et mon gilet (*Blanc* Palais-Royal), on m'aurait tué, monsieur, qu'on ne m'aurait pas fait lever la jambe jusqu'au marche-pied. . . . .
. . . .

Ah! enfin, j'ai trouvé mon briquet?.... ça n'est pas malheureux. — C'est qu'il ne faut pas croire que je n'en ai pas des briquets, j'en ai plus que vous, peut-être des briquets, monsieur; mais il y en a un qui est sur une planche,... une planche élevée...., et vous comprenez..... l'entournure. Le fait est que je n'ai pas seulement osé essayer de lever le bras, tant j'étais sûr d'avance de n'y pas réussir, puisque dans la soirée j'avais déjà dû renoncer à beaucoup

de choses..... même à me moucher. . . . . . .

. . . .

J'ai le front un peu rouge, pout! ça ne fait rien; mes gants sont perdus.....

Comment diable ôter mon habit maintenant? si je couchais avec? — Oh! une idée, je vais accrocher le revers à l'espagnolette de ma fenêtre, en me tournant adroitement; si je parviens à dégager une épaule, je suis sauvé!....

Oh! allons donc..... ça ne vient pas, si, si fait, je crois que ça vient? non!... si ma foi..... Ah!.... en retournant l'autre manche... voilà.

Au gilet, à cette heure; je le déboutonnerais bien, rien de plus facile, mais je ne peux pas; il est d'une couleur tendre, j'ai les mains humides; si j'y touche, autant de perdu. Il faut défaire le lacet, bon! il y a un nœud; ma foi, coupons, tant pis..... m'en voilà sorti.....

Je respire :

Il me tarde d'être débotté, comment faire, moi, qui, avant de mettre mes bottes, les ai passées dans mon pantalon. — Il faudra quit-

ter le tout à la fois, comme c'est commode! J'ai bien quelque part un tire-bottes qui est cassé — ôter un pied avec l'autre, ça compromettrait mon pantalon ventre de biche. — Où diable pourrais-je me prendre le pied? Que je suis bête! j'ai un moyen tout simple, je vais passer délicatement ma jambe dans la tringle d'acier poli qui soutient ma pelle et ma pincette, c'est propre et c'est solide... Ça y est, tirons ferme, ah! Dieu, me voilà gentil, bien.... bon..... bravo! La poignée de fer n'a pas cédé; comme je le disais tout-à-l'heure, c'est propre et c'est solide; mais la cheminée est venue avec..., je n'avais pas songé qu'elle était à la prussienne. — Le tuyau est tombé, mon pantalon est propre, merci! je ne puis plus dégager ma jambe, je ne veux pourtant pas coucher avec une cheminée au pied, ça ne ce serait jamais vu... Ah! je crois que ça se défait.

Il faut prendre son parti, la jambe droite est perdue, c'est réglé; puisqu'aussi bien, je ne pourrais pas retirer mes bottes autrement, cou-

pons le drap... Ma foi, j'en ferai encore une soignée culotte de postillon pour cet hiver.

Victoire ! j'ai ôté mes bottes, j'en suis quitte pour un bleu sur le tibia.

Qu'on est donc bien en grand négligé : j'éprouve le besoin de crier de toutes mes forces, tant pis pour les voisins.

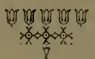


A la lanterne, les corsets, les lacets, les

ceintures ; vivent les Cosaques, les Turcs, les paillasses, les pantalons larges ! les blouses, les peignoirs, les paletots et les sans-culottes !

Je vais me coucher, moi... Vive l'empereur ! c'est-à-dire... vive l'ampleur...

O vous tous qui vous habillez, je me plais à croire que vous vous déshabillez quelquefois ; profitez donc de mes malheurs, ne vous fiez pas trop aux cheminées à la prussienne ; ayez des domestiques si vous pouvez ; et dans le cas contraire, si vous n'êtes pas assez *aisés*, tâchez du moins que vos vêtemens le soient.



Ode au Tailleur.

O toi, dont les ciseaux hardis et gracieux
Savent donner au drap cet air qui vient des cieux,
TAILLEUR!—qui, par ton art, fais un riche d'un cuistre,—
Un habile d'un sot, et d'une huître un ministre, —
D'un Flourens canardier un académicien;
Toi, second créateur, sans lequel nul n'est rien,
Grand octroyeur du rang, dispensateur du grade;

TAILLEUR!—De vanité n'es-tu donc pas malade,
A voir ces vers de terre appelés les humains
Contraints de se plier sous tes puissantes mains?
Quel homme à tes pouvoirs oserait se soustraire?
Le riche en son palais, — le pauvre en sa misère, —
Le mendiant, le roi, le premier, le dernier,
Quel qu'il soit, quoi qu'il soit, t'apporte son denier.
Aucun n'échappera, ni le fou, ni le sage,
A moins d'être,—que sais-je?— à moins d'être un Osage,
Qui peut vivre sans toi?

— Sans toi, Divinité,
Mais tout serait de bosse et de difformité;
L'œil effrayé verrait trop souvent, par nos rues,
Bien des cagnosités honteuses d'être nues,
Des poitrines de coq, — qui nous donnent le ton, —
Surprises de marcher sans crin et sans coton;
Des bras atrophiés, — des dos sans face humaine,
Et d'introuvables chairs sous des peaux à main pleine!
Horribile visu!

—Robe, habit, pantalon,
Par pitié, cachez-nous du cou jusqu'au talon;
Sans vous, — sans vos feseurs, — l'illusion est morte.
Au bonheur, l'habit seul peut entr'ouvrir la porte.
A seize ans, et plus tard encor,—le vêtement
Fait rêver,—même alors qu'on se doute qu'il ment;
Je dirai plus : un nu serait-il adorable,
Gagne, à se deviner, d'être plus désirable.

[faits;
Donc,—grands, petits, ou gras, beaux, laids, tortus, bien-
Nous tous,—à toi, TAILLEUR! —Merci de tes bienfaits;
Prends ce titre de gloire,—ornes-en ta boutique,
Et tâche, pour UN FRANC, d'en parer ta pratique.

A GAVARNI.

Gavarni, tant pis, je te tutoye. Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu ; mais tu as de l'esprit, énormément d'esprit; tant pis, je te tutoye, ça me flatte.

Tu m'as semblé l'homme de notre époque qui as le mieux compris l'actualité du costume.

Je ne puis donc finir sans reconnaître que s'il se rencontre, par-ci par-là, dans ce volume, quelques heureuses inspirations. Je te les dois.

Merci !

Merci pour le passé, merci pour le présent. C'est bien le moins que celui auquel tu as fait tant de plaisir, te dise qu'il y a, dans un coin de

Paris, deux gaillards invernis ingantés et parfaitement inconnus, qui te comprennent et qui t'aiment.

Gavarni, — homme du vêtement, — je te vote, á l'unanimité, une apothéose excentrique de pieds fins de débardeurs, de regards ombrés, de plis qui accusent, de dos qui se cambrent, de reins qui se cabrent, de femmes qui se campent.

Puisses-tu être enlevé dans une gloire de paletots-Humann, de pantalons audacieux, de gilets, de chapeaux, de bottes, finis, hardis, vernis, avec vignettes, culs de lampe, tam-tam et flammes de Bengale!

La Marseillaise!...........

Tout exemplaire revêtu de la signature de l'auteur sera poursuivi comme contrefaçon.





TABLE DES CHAPITRES.

—

PHYSIOLOGIE

DES DEMOISELLES

DE MAGASIN.

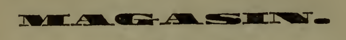
Paris.—Imp. d'Amédée Saintin, 38, rue Saint-Jacques.

PHYSIOLOGIE

DES

DEMOISELLES

DE



PAR

UN JOURNALISTE.

Dessins par : Gavarni, Daumier, Traviès et Monnier.



Paris.

LACHAPELLE, ÉDITEUR,

38, RUE SAINT-JACQUES.

Et chez tous les dépositaires de Pittoresques.

1842.

DE LA

DEMOISELLE

De Magasin en géneral.

CHAPITRE Ier.



C'est une sémillante jeune fille, belle

jamais, jolie très souvent, brune ou blonde, aux dents d'émail, au nez fin et retroussé, aux allures vives et franches, aux yeux agaçans; mais bonne fille, riant toujours, sans souci de son lendemain, amais sage, mais jamais sans soif,



toujours avide de plaisir, de partie fines, de dîners en tête-à-tête, de courses au bois de Boulogne, à Belleville, ce qui lui rend les capitalistes très nécessaires. —Au demeurant, enfant rieuse et ardente, svelte de taille, aux mains blanches, au cœur franc et léger, prenant parfois l'amour au sérieux, et finissant, dans ce dernier cas, par feindre un suicide, — afin de mieux dissimuler.

Elle est esclave dans les jours de la semaine — Esclave aux liens d'or, rue Vivienne — Aux chaînes de bronze dans les quartiers de moindre étage — Mais toujours esclave.

Ce n'est que le dimanche qu'elle brille — Alors elle est reine — Son roi se compose rarement d'un commis marchand,

mais en revanche, presque toujours d'un étudiant ou d'un clerc de notaire —Alors



elle est heureuse, parce qu'elle est dévouée et peu exigeante — Le lieu de son bonheur est, suivant les cas, le Prado, la Chaumière, l'Ermitage, Meudon, Versailles, Saint-Cloud, l'Ile d'amour.



PREMIÈRE SÉRIE.

LA MODISTE.

CHAPITRE II.

Existence intime.

Comme la danseuse, ce n'est pas elle qui se choisit une profession. Elle la doit à ses parens, qui dès son bas âge la dressent au travail et à la coquetterie.

Aussitôt qu'elle peut tenir une aiguille, on la place dans un magasin où elle est condamnée à rester plusieurs années.

Elle fait les courses, range la boutique, elle est obligée d'obéir aux ordres d'un

essaim d'ouvrières plus exigeantes les unes que les autres et encore, la fait-on travailler pendant de longues veillées. Mal nourrie, mal couchée, il faut qu'elle ne se plaigne pas. Sa vie laborieuse dans ses débats ne lui offre que dégoût et fatigue, mais elle prend courage en pensant qu'à la fin de ses épreuves elle arrivera à une certaine renommée. Mais avant d'être artiste, il faut passer par différens grades, c'est une corporation qui a ses lois et il faut s'y soumettre.

En général, la modiste est aimée dans sa famille, sa tenue et son zèle au travail en font un objet de vénération.

Le dimanche on se réjouit de l'avoir à dîner. C'est le jour qu'elle consacre à se chiffonner la toilette qui doit la parer toute la semaine. Elle est coquette, même pour aller à l'église. Sa première existence est simple et naïve, elle raconte en riant les rencontres qu'elle fait dans ses excursions par la ville.

Elle a longtemps la théorie avant la pratique. Elle diffère en cela et en beaucoup d'autres choses de la danseuse. Toutes deux sorties à peu près des mêmes classes de la société, visant au même but, celui de se faire un *sort*. Pour y arriver, la danseuse se jette dans de précoces désordres, lancée dans un monde sans gêne, adulée, avide de toilette, ne rêvant que succès, toujours en relation avec des artistes, ses parens lui sont à charge,

elle ne peut contracter aucun engagement sans que son père n'y ait donné sa sanc-



tion. Elle s'appartient moins en général que la modiste, qui de bonne heure éle-

vée au travail, en relation continuelle avec des ouvrières, ne compte pas d'abord sur ses charmes pour satisfaire son ambition. Elle est habituée à la loge de ses parens ou à leurs établis. La petite chambre qu'elle habite dans leur maison fût-elle une mansarde, respire un air de propreté. Elle orne sa fenêtre de gobéas qu'elle cultive avec soin.



Elle lance quelque fois un regard malin

à son voisin quand il est jeune, le tout sans conséquence.

Les jours de congé sont des jours de gala pour les parens; la bonne fille viendra avec une camarade, elle apportera tous ses petits bénéfices pour faire une giblotte ou un morceau de veau. Toutefois, après avoir prélevé dessus pour l'achat de quelques rubans ou autres futilités. C'est un bonheur pour elle de donner à sa mère un bonnet qu'elle a fait à la dérobée et qui lui a coûté quelques heures de veille.

Dans ces occasions, la mère est tout au plaisir de bien accueillir sa chère enfant. Il arrive aussi que le père veut contribuer à la bonne réception, et pour faire une addition au repas et laisser le champ libre aux remus-ménages de sa moitié, il a

la bienheureuse idée d'aller au bord de la Seine afin de régaler d'une friture.



Sa vie de jeune fille passe vite, la supériorité qu'elle a sur ses parens, et qui lui est acquise par son travail, et les espé-

rances qu'on en conçoit, la rendent maîtresse de ses actions. Un temps vient où elle ne peut plus partager leur modeste demeure. C'est alors que commence cette vie joyeuse et active qui doit les conduire à un avenir quelconque et qui leur procure presque toujours un présent fort à leur guise. Ne révoquons pas en doute qu'il en est dont la vertu survit à tous les écueils dont elle est entourée, mais celles-là passent inaperçues. Leur apprentissage ne s'est pas fait à la chaussée d'Antin, ni au Palais-Royal ou aux alentours, il ne les a pas jeté dans les quartiers de la séduction.

Elles ont un état pour exister modestement et leur ambition se borne à faire leurs petites affaires.

Si par une de ces circonstances imprévues et très indépendantes de leur volonté, il en est qui se laissent aller à une petite inclination, elles s'y dévouent corps et âme.



L'abandon ne les livrera pas à la classe des femmes perdues. Elles supporteront

avec courage les inconvéniens d'avoir été crédules et sensibles.

Et tôt ou tard elles trouveront un tour-



lourou, un généreux coiffeur, un officier

retraité, un employé à l'octroi, ou dans quelque assurance, qui tous gens philosophes, leur offriront leur cœur et leur main, parce que pour des hommes sensés, ce qui est fait ne porte pas préjudice à ce qui est à faire.



CHAPITRE III.

Les compagnes.

Revenons aux modistes en général, une fois qu'elles sont admises au nombre des demoiselles de comptoir elles sont promptement initiés dans les secrets de

leurs compagnes, et elles ne tardent pas à être à même d'avoir des confidences à faire, et à recevoir ; de perfides conseils, car il leur est impossible de lire et de répondre à une déclaration sans le concours d'une et même de plusieurs amies.

Ce qui devient alors un sujet de conversation très attrayant.

Elles commencent d'abord par en rire, elles ne veulent que s'amuser, si elles réunissent tous leurs styles,et qu'elles le confient au talent de celles qui sait assembler ses lettres tantbien que mal, c'est pour

faire aller le soupirant elles commencent toujours par être friponnes en amour, plus tard elles ne sont que trop souvent dupes.



CHAPITRE IV.

Où l'auteur se plonge dans son sujet.

Pour la modiste avoir une robe fraîche, un bonnet ou un chapeau coquet, des gants présentables et un amant pour soutenir son petit bras, un amant qui ait lui

même un gilet et un cœur tout neufs, — voila le bonheur ou plutôt les élémens les plus parfaits de ce bonheur tant recherché et si infatigable quand il s'agit de nous fuir.

Ce bonheur est réservé spécialement aux modistes non moins sensibles qu'avides de distractions et non moins amoureuses que volages.

Il ne nous appartient pas de blâmer ces dispositions au bonheur, la modiste est dans son droit, qu'elle en use! qu'elle en abuse même si bon lui semble.

On peut également nous contester le droit de lui demander l'histoire sans doute

bien attendrissante de sa *première faiblesse*, pour ne pas dire de sa *première faute*,



Il nous est arrivé nous même d'interroger quelques unes de ces pauvres femmes ; leur histoire, s'il faut les croire, est toujours la même.

Elle aimait, la petite fillette, un négociant en boutons, un apprenti ferblantier.



Il paraissait disposé à l'aimer aussi pendant un temps assez long pour que la chose devînt monotone; il lui faisait les plus brulans sermens. D'autant que

cela lui coûtait peu de déboursés: il lui prenait la main il la mettait sur sa blouse, je veux dire sur son cœur, ç'est reçu dans le monde des amoureux, il poussait la lâcheté jusqu'à lui cirer ses socques le matin et il s'abaissait aux soins les plus ingrats du ménage.

— Comme Antoine était bon alors! dit la modiste majeure quand elle vous raconte l'histoire de cette première inclination.

Hélas! tout passe en ce monde, tout s'use; les bottes et la fidélité, les femmes aussi s'usent et se fanent comme les fleurs; les paletots et les pantalons subissent le même sort; et c'est un peu pour renouveller ces indispensables parties de

notre garde-robe que nous écrivons ceci.

Revenons à Antoine. Il a oublié de se marier avec la modiste, il a oublié ses promesses, il a été jusqu'à oublier de reconnaître son enfant.

Son enfant à lui, Antoine, —Antoine le ferblantier, — Antoine le séducteur.

Antoine, je ne crains pas de le dire, vous vous êtes livré à un procédé peu délicat !

« —Antoine revenez à vous, revenez à vous-même, et rappelez-vous que votre vénérable patron n'a jamais eu la mesquinerie de séduire personne. » C'est ainsi que parle la voix de la nature, cette

belle nature que M. de Florian nous a révélée en beaucoup de volumes.

La modiste trompée, séduite, froissée, avilie, au lieu de *relever la tête sous le pied qui la broie*, comme disent les dramaturges; la modiste se contente de poursuivre pendant quelque temps le ferblantier.

Ce dernier finit par déménager un matin sans donner son adresse à la grisette. Il a *abusé de son innocence*, aussi croit-elle avoir le droit de le chercher, de le trouver et de le traîner au pied des autels.

Il a le soin de s'y refuser obstinément et de déployer une grande énergie.

Alors elle pleure et le couvre d'épithêtes flétrissantes, qui commencent et se terminent par la phrase suivante :

— *Monstre ! tu es le père de mon enfant !*

Antoine refuse plus que jamais.

Mais c'est assez nous occuper de ces bagatelles amoureuses qui restent dans le domaine des drames et des trivialités du boulevard du Temple.

Occupons-nous de la généralité, et revenons à notre idée primitive.

La modiste rêve jour et nuit, le bonheur dont nous venons de parler, elle en

rêve tout de bout, — mérite médiocre qu'elle partage avec les Pairs de France.

En province, la modiste rêve à Paris ; pour elle Paris n'est pas comme pour les voyageurs : Paris, résidence du roi ; capitale de la France, population, six cent mille âmes, Cour Royale, Justice de paix, Préfecture, commerce de jouets, de bijoux, de bottes, de rasoirs, de femmes, queues de billard, de fromage, de pains à cacheter, etc., etc...

Pour la modiste de province, Paris c'est la liberté ; c'est la réalité d'un songe délicieux. La modiste espère qu'elle fera fortune ; elle tient à son idée, chacun la sienne, on ne peut disputer des goûts,

elle vient donc à Paris la grande ville.

Elle veut fouiller les mystères de la vie magasin, comme le douanier a fouillé sa malle en descendant de diligence.

Elle tombe en extase, elle est ravie; elle foule avec joie ce sol chéri, elle a de la religion pour les pavés et les trottoirs.

Rien ne manquerait à son bonheur s'il ne lui manquait un amant, — meuble indispensable sans doute, quoique parfois gênant.

Elle ne tarde pas, disons-le promp-

tement de s'en procurer un, deux même.



Elle se débarasse donc de cette timidité naturelle aux débutans, et se dirige vers un hôtel plus ou moins garni. Elle se loge dans une chambre par trop peu garnie, et

s'applique à user de ses lettres de recommandation. Mais elle trouve qu'elle ne trouve rien, et se décide à entrer au pair dans un magasin. Là, elle fait des connaissances et cultive quelques amies. Au milieu de ses fréquentes périgrinations dans les rues de Paris, — patrie du docteur Charles Alber,t elle rencontre un an-



cien étudiant ou un ancien rapin qui admire son minois agaçant.



C'est alors qu'elle se livre et qu'elle

devient une des naturelles du pays latin, sans vérifier si son séducteur est un galant homme.

L'habitante du quartier latin sourit, lance des coups d'œil, et se livre quelquefois à des commerces clandestins, mais ces débauches ne regardent pas la vraie modiste.

Celle-ci procède au choix d'un amant, avec des formes plus touchantes que sa rivale l'habitante proprement dite.

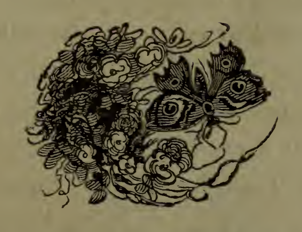
Cependant il arrive que cet heureux mortel, choisi entre mille, est fidèle à cette maîtresse convenable, selon sa bourse et son cœur. Car, la modiste est absolument désintéressée ; payez lui des petits verres,

des villa et des croix d'or même si vous voulez ; inondez-la de richesse et de vins de Champagne, mais ne lui proposez pas d'argent ; car alors, se relevant, avec un air digne d'être exploité à la tragédie, elle s'écriera comme cette femme condamnée à mort pour avoir mangé ses enfans et à l'endroit de laquelle, le bourreau voulait se permettre de tendres licences :

— *Arrière ! arrière ! Tuez-moi, mais ne me flétrissez pas !*

En un mot, nous le répétons, ce qu'elle aime le plus après les romans de MM. Paul de Kock et Perrin, — c'est un amoureux comme ceux-ci ont l'habitude de les décrire.

CHAPITRE V.



Ce qui détermine la modiste à réparer la négligence qu'on a apporté à lui donner uue éducation premiére.

Elle est longtemps avant de savoir tout le parti qu'elle peut tirer en gouvernant

elle-même sa correspondance. Les confidences qu'elle est obligée de faire lui suscitent des jalousies. Si par aventure son cœur est attaqué par un volage, si elle s'est laissée éblouir par les promesses d'éternelles amours, accompagnées d'offres de services indispensables au bonheur de la modiste, et qui ne vont pas au-delà d'une ou deux entrevues, elle est humiliée des moqueries des autres qui ne manquent pas de la persifler, quoiqu'elles passent souvent par les mêmes vicissitudes. C'est donc pour acquérir la liberté de sa pensée, qu'elle s'occupe sérieusement à se perfectionner dans l'écriture et la lecture, et à cet effet elle prie la première cuisinière qu'elle rencontre, de lui envoyer son instituteur, mâle ou femelle, qui, moyennant 5 ou 6 francs par

mois, se transporte chaque soir dans les arrières-boutique, les offices, les antichambres, les réduits des grisettes, et dont les soins sont couronnés d'un succès analogue aux intelligences.

Une fois qu'elle est à même de ne plus douter de son savoir-faire, qu'elle sait écrire comme une bonne d'enfant, et qu'elle



peut répondre aux billets doux, elle passe vite de la correspondance aux ren-



dez-vous, ce qui est beaucoup plus agréable.

Car elle a une plus grande facilité dans la parole que dans la plume.

D'ailleurs c'est un grand casse-tête pour elle que d'être obligée de faire de l'esprit, elle peut rarement se relire. C'est un avantage qu'elle partage avec MM. Janin, X, Durieu, Clément Caraguel, et autres journalistes distingués, — C'est pourquoi elle trouve plus facile d'aller s'expliquer avec le dandy qui a bien voulu la distinguer et qui va patiemment l'attendre, assez ordinaire-

ment, dans le jardin du Palais-Royal, où elle a soin de passer *par hasard.*



Une fois qu'elle est lancée dans le tourbillon des amours, les bonnes fortunes se succèdent.

Elle est prise, elle est quittée sans façon.

Réduite à de petits embarras dans lesquels les dépenses de la toilette la mettent, elle est quelquefois engagée à accepter une politesse qui va la mettre à même d'apaiser une marchande à la toilette récalcitrante, ce qui ne lui réussit pas toujours.

Mais elle a pour principe que *qni n'aventure rien n'a rien.*

Ç'est pourquoi, par prudence, elle ne se refuse jamais à répondre aux frais que font les amateurs pour lier conversation avec elle.

Comment se fait-il qu'elle est aussi

superstitieuse que les autres femmes ?

C'est que comme toutes les femmes, elle est faible et sensible. — La faiblesse, c'est la femme ; la sensibilité, c'est la femme ; l'amour, c'est encore la femme. — O femme ! pourquoi faut-il que nous vous aimions tant ?

CHAPITRE VI.

Les plaisirs.

Victime d'un travail assidu, l'esprit libre de toutes pensées tristes, elle ne vit

4.

que pour les plaisirs, elle ne supporte ses chaînes, qu'en les allégeant le dimanche.

C'est à la campagne qu'elle va folâtrer. Elle a dérobé quelques heures aux travaux pour se faire une toilette gracieuse; ce jour-là elle ne sera pas contrainte d'être aimable, d'avoir un minois enjoué pour plaire à celui qui paie les frais de la parure, elle ira avec ses compagnes et leurs amis, tous bons enfans, pas fiers. Les frais se feront en commun. Vive la joie! dans ces jours le cœur est plus disposé à aimer, le soleil paraît plus brillant, les nuages plus bleus, les arbres d'un vert plns doux. On danse, on chante, on se raconte des petites aventures analogues au genre de vie qu'on mène.

— J'ai fait la connaissance d'un Mon-



sieur qui a toujours du malheur quand il vient chez moi, disait Rosine, je ne suis

jamais seule. Je le ménage parce qu'il va me donner 500 fr. Enfin hier il m'a trouvée, il a voulu profiter de l'occasion pour faire le galant, il s'en est allé chercher des gâteaux, des sirops, que sais-je ? Pendant son absence une visite m'arrive, je ne perds pas la tête, lorsqu'il frappe, je me précipite sur la porte, je l'entr'ouvre et lui dis :

— Je suis désolée, mon père est ici, mettez tout cela chez ma portière ; revenez demain.

Le pauvre niais se retire en marchant sur la pointe des pieds, en serrant ses lèvres et ouvrant ses gros yeux ronds.

Je le congédiai toutefois en lui disant :

— N'oubliez pas les 500 fr.

Vous pensez bien que je ne l'ai pas attendu pour manger ses douceurs.

C'est dans des aveux de ce genre qu'elles se donnent réciproquement des leçons.

De temps à autre, lorsque la saison ne permet plus les plaisirs champêtres, elles acceptent volontiers la collation.

Alors il est rare que l'on ne s'en donne pas outre-mesure et que les finances ne se trouvent pas très endommagées par des plaisirs qui en tarissent la source.

CHAPITRE VII.

Les espérances.

Ce qui la détermine à aller passer une saison à l'étranger.

Bientôt l'ambition la gagne, sa petite chambre lui paraît triste, elle néglige de soigner les ornemens de sa modeste commode.

Elle a de grandes espérances depuis qu'elle a reçu la visite d'un Môsieu qui lui a donné des preuves du plus vif intérêt et qui lui a promis de la protéger pour la faire entrer au théâtre. Elle néglige alors de se trouver aux heures fixes à son magasin. Elle confie à ses amies qu'elle a trouvé *un Monsieur comme il faut* qui la suivait depuis longtemps, elle ne sait pas au juste ce qu'il est, mais il a bien sûr une belle place dans le gouvernement, car le jour qu'il est venu la voir il allait diner chez un ministre.

Plusieurs jours se passent en vaine attente ; enfin on se décide à chercher l'adresse qu'on avait eu soin de demander.

On retourne la boîte aux gants, celle aux peignes, le porte-mouchettes, et on

finit par trouver le petit papier sur lequel on jette les yeux pour la première fois. Le nom n'est pas sonore, mais cela ne signifie plus rien depuis la première révolution.

On prie donc M. Lapierre, rue de la Montagne Sainte-Geneviève de passer chez mademoiselle Mélanie ; le matin avant neuf heures. On se réserve de lui adresser de tendres reproches.

A l'heure indiquée, un modeste coup se fait entendre à la porte, il répond aux palpitations du cœur de la jolie modiste, sa figure prend une expression avenante, elle ouvre, mais le personnage n'est point *son Môsieu*. Une explication a lieu sur le carré, elle reconnaît sa lettre ; elle a donc été jouée, mystifiée. Le pauvre jeune homme offre ses service : il est

professeur de calculs et d'écriture; dans ses momens de loisir il cultive les muses, et porte des lunettes bleues.

Tous ces mérites n'ayant pas cours chez la modiste, elle lui ferme la porte au nez.

Elle n'est pas insensible à cette déception, car elle est aimante par nature. Exposée aux hommages des passans, elle est enclin à la coquetterie. Occupée sans cesse à faire valoir les attraits des autres femmes, elle met un soin particulier à tirer parti des siens. Elle est l'enfant gâté des amours. Et comment résister à toutes les agaceries que lui réfléchissent les vîtres du magasin?— Lorsqu'après sa journée elle se dirige vers sa demeure, elle a toujours un où plusieurs cavaliers pour l'escorter.

Si elle va porter une commande, elle espère faire la rencontre d'un *homme utile* car elle ne peut pas toujours rester demoiselle de boutique. C'est trop *ennuyant* de dépendre d'une maîtresse; aussi lorsqu'elle est suivie par un Monsieur qui lui offre galamment ses services, tel qu'il soit, elle est disposée à se sacrifier aux circonstances : mais comme son imagination va toujours plus loin que les bonnes fortunes ne sont lucratives, elle se résout à aller rétablir ses petites affaires à l'étranger.

C'est ordinairement à Londres qu'elle va passer ce qu'elle appelle une saison.

C'est sans regret qu'elle vend son petit mobilier. Elle est heureuse des quelques jours de liberté qu'elle va avoir pour faire ses préparatifs.

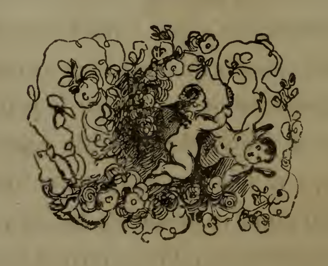
Elle aura bien un peu de chagrin de quitter son amant de cœur, car c'est un bon garçon, qu'elle fait aller à tous ses caprices, c'est pour lui qu'elle se pare le dimanche, avec lui elle se livre à toute sa joie bruyante. Il l'accompagne chez ses amies, lui procure des billets de spectacle.

Le carnaval n'a pas plutôt donné le signal des plaisirs qu'il est à ses ordres.

C'est avec lui qu'on dissipe le produit des *bonnes grâces*. La modiste conserve longtemps le même amant, parce qu'un clerc de n'importe quelle étude, un commis de n'importe quoi, arrivent lentement à une position qui leur permette des amours sans partage.

Après avoir formé mille projets de bonheur pour l'avenir, on se quitte pour

souvent ne plus se revoir. Pour rétablir les petits désordres dans lesquels les plaisirs trop fréquens entraînent la modiste, le plus court moyen et le plus lucratif est d'aller coiffer les dames d'outre-mer.



CHAPITRE VIII.

Voyage.

Il est impossible qu'une jeune fille qui voyage seule par mer et par terre, ne trouve pas à qui parler. C'est ce qui ne manque jamais à la modiste. Elle n'a pas

toujours le moyen de choisir ; mais elle n'est pas difficile dans ce cas. C'est sans importance qu'elle se lie avec son compagnon de voyage. Si elle a la chance que ce soit un Anglais qui retourne dans ses foyers, il la mettra au courant des usa-



ges, dont jusque-là elle ne s'inquiète pas plus que de savoir comment elle se fera comprendre.

Elle a pour elle le langage des œillades, son air agaçant ; il n'en faut pas tant pour tenir toutes les conversations utiles et agréables.



Séjour Outre-Mer.

Ne calculant que l'avantage qu'elle attend de ses appointemens, ainsi que les chances de nouvelles amours, elle ne sent pas d'abord tout ce que sa condition va avoir de pénible.

Elle ensevelit ses charmes et sa gaîté tout le temps qu'elle est loin de se patrie. Elle ne s'appartient plus; elle devient l'objet d'une surveillance continuelle, et qui se prolonge dans de longues veilles.

A peine a-t-elle un moment pour s'occuper de sa toilette, elle devient indiffé-

rente à tout ce qui l'entoure, et puis elle s'inquiète comment elle passera les quelques heures qui lui sont accordées le dimanche.

Elle n'est point habituée à vivre seule, où rencontrera-t-elle quelqu'un qui lui veuille du bien !

Ensuite elle n'aime les Anglais qu'à Paris ; pour elle, ils ne peuvent passer que dans le nombre.

Si par bonheur elle rencontre un com-



patriote, toute sa gaîté lui revint, elle se dédommage alors du silence qu'elle a été forcée de garder jusqu'à son arrivée.

Cependant elle n'ose pas accepter le bras qui lui est offert, elle ne veut pas perdre son temps inutilement, et malgré toute l'envie qu'elle ressent d'aller visiter les endroits publics, elle attendra une meilleure occasion, aussi congédie-t-elle poliment celui que le hasard lui a fait rencontrer.

La monotonie de son existence est cependant adoucie par les espérances qui lui renaissent, lorsqu'elle commence à recevoir quelques hommages, elle se promet bien d'être sage, c'est-à-dire de n'écouter qne les propositions *solides*, rendons-lui justice, outre-mer elle tire toujours son cœur d'affaire, elle le conserve souvent pour un ingrat, qui ne répond pas même à ses lettres.

C'est alors que par dépit et par ven-

geance elle écoute les propositions flatteuses qui lui sont faites. Elle se réjouit à la pensée de revenir à Paris brillante d'atours, et sans doute dans ses meubles; pour cela il ne lui faut fairequ'une conquête un peu propre, celle du premier lord venu, voir même lord Wellington;—ce qui



n'est pas impossible, — ce qui est même très-probable.

Rendons-lui justice, elle voit avec joie s'écouler les jours qui vont la ramener à ses habitudes, à ses folles amours. Elle est fatiguée des frais de coquetterie qu'il lui a fallu faire pour que son voyage soit productif. Elle aura beaucoup à dire à ses compagnes, car elle a eu sujet d'augmenter les anecdotes de sa vie, et ce ne sont pascelles làqui lui prêteront le moins àrire.

Elle débarque au Hâvre ou à Calais, avec ces bonnes dispositions.



CHAPITRE X.

Retour.

— A son retour à Paris, son premier soin est d'aller à la recherche de ses adorateurs, elle s'attend bien à ce que quel-

ques uns soient retombés dans le domaine des femmes faciles et aimables.

La survivance en amour ne reste jamais vacante.

En attendant qu'il lui revienne de bonnes aubaines, elle s'amuse de ces galantins, précieux amis des dames qui sont toujours en course pour leur envoyer des baisers à travers les vitres des boutiques.

Je me trompe, je dois dire à travers les glaces des établissemens où ces dames travaillent. Ces joyeux garçons dont le nombre est incalculable, les

font souvent capituler pour un bouquet, une paire de gants ou autres cadeaux



d'espèces légères, mais qui font nombre; tant les briborions sont indispensables, et arrivent toujours à propos, surtout quand pour les obtenir on n'est pas astreinte à de grandes exigeances !

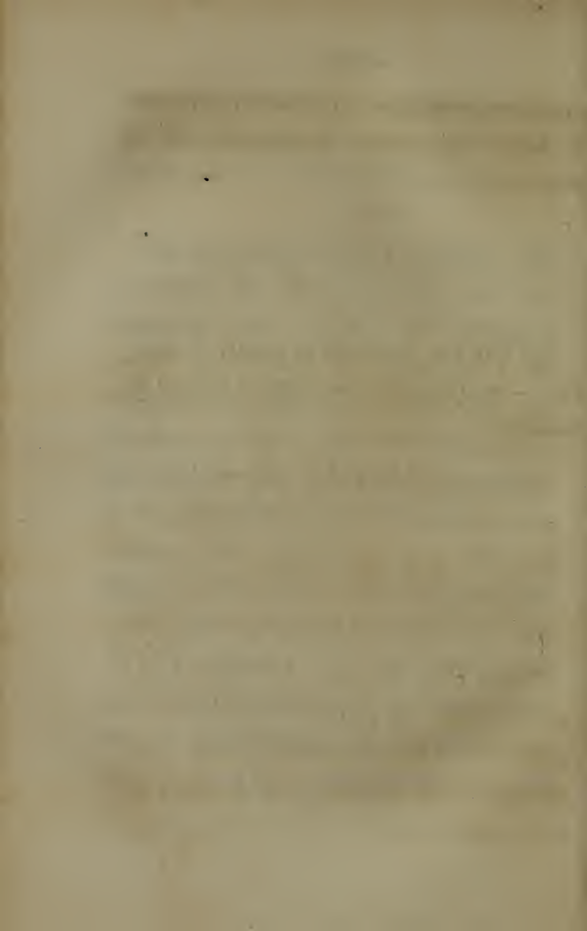
La profession de modiste offre des

chances que n'ont pas toujours les demoiselles de magasins, qui végètent longtemps avant de devenir maîtresses.

Les premières visent à s'établir, elles y arrivent par plusieurs voies : par leur économie, leur travail, leur patience à servir tout genre de pratiques ; ces moyens étant les plus arides, les plus douteux, les plus longs, elles ont donc en général la prudence de ne pas s'y arrêter, et de tirer parti d'autres ressources, plus faciles, plus agréables, plus dans nos mœurs, dont nous ne nous plaignons pas, et qui nous procurent le plaisir de voir de jolis magasins dans les quartiers les plus fréquentés des capitales, élevés comme par enchantement par de pauvres ouvrières, sans dot, sans parens, mais qui

ont deviné jeunes que la providence a donné à chacun un moyen quelconque de se pourvoir.

Le tout est de savoir le mettre à profit, — ce que sait faire admirablement la modiste !



CHAPITRE XI.

Les Mercières.

Parmi les variétés des demoiselles de magasin, la mercière est la plus à plaindre. Elevée ordinairement dans une condition modeste, elle n'aspire pas à en sortir.

C'est une des victimes du comptoir; levée la première, elle arrive dans le magasin pour ranger, disposer la vente, ses mains sont presque toujours rouges l'été et, envahies l'hiver par les engelures



Dans les grands magasins, les demoiselles sont constamment sur leurs jambes, obligées de parler sans cesse pour per-

suader aux chalands que la marchandise est supérieure.



Lorsque les occupations du débit ne vont pas assez, on les emploie à travailler. Si c'est un moment de repos pour leurs jambes, elle l'achètent par la tyrannie de la maîtresse dont les yeux, constamment

braqués sur elles, les dévisagent, elles n'en font jamais assez, et si un pauvre hère se met en tête de soupirer pour une



d'elle, on la rend responsable des assiduités du malheureux, qui ne voit pas qu'il est un objet de pitié pour ces

jeunes filles qui attirent le soupirant en riant aux éclats à sa vue et en chantant entr'elles. C'est un jouet pour faire diversion à la monotomie de leur existence, elle l'excitent à persévérer dans les allées et venues devant la porte: il résiste aux regards foudroyans de la maîtresse, qui ne tolère que ce qui ne peut user un temps qui lui appartient. C'est une vie de servitude que celle-là ! ce n'est qu'avec peine qu'on s'y procure une tenue un peu convenable, et si le hasard, les bons conseils des amis, le penchant naturel à la coquetterie ne créent quelques ressources supplémentaires, s'il faut se contenter de la modicité des appointements, on ne peut mettre sa toilette au niveau de ses goûts. C'est donc ce qui oblige ces demoiselles à se renfermer dans ce simple cos-

tume qui les fait qualifier du nom de *gri-settes*. Vous les voyez le matin courir à leurs travaux, vives et légères, le petit bonnet en arrière, les cheveux ajustés avec soin, la taille toujours pincée, pas un plis qui grimace sur le corsage de leur robe dont la façon peut servir de modèle aux femmes élégantes.

On les reconnaît au bruit que font leurs socques, chaussure de rigueur. C'est sur leur sommeil qu'elles prennent le temps qu'elles emploient à chiffonner leurs toilettes; car, occupées depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir à faire les affaires des autres, elles ne peuvent faire les leurs. Aussi le dimanche est-il un jour bien désiré, celui dont l'attente fait supporter les fatigues et les dé-

goûts d'un travail dont on ne récolte pas les bénéfices.

Pour beaucoup d'entr'elles le dimanche est un jour de perdition. Heureuses des quelques heures de liberté qui leur sont accordées , elles en profitent pour se répandre dans les petits bals. C'est là le rendez-vous de toutes les demoiselles de bontique, qui se trouvent confondues avec les ouvrières à la journée, — les grisettes pur sang.

La grisette est l'amie de l'homme a dit Buffon.

Lorsqu'elles sont encore sous l'égide de leurs parens , elles ont une certaine timidité qui les distingue des ouvrières indépendantes, leurs amours, car elles en

ont, ne se décèlent pas avec assurance ; les galans sont obligés de mettre quelques formes dans leurs déclarations. Il en est qui peuvent passer pour ne point avoir d'amant, parce qu'elles n'en ont qu'un. Celles-là prétendent obtenir de la société un mari, et alors monter à leur tour une petite boutique.

Celles qui s'émancipent ont l'ambition de s'établir par le moyen le plus agréable; elles sont bonnes filles, folâtres, agaçantes; elles lisent à la dérobée des romans, ne refusent aucune occasion de s'amuser, et lorsque, le dimanche, l'heure de la fermeture de la boutique sonne, pour elles c'est l'heure de la joie, elles gagnent vîte leur réduit, qui ce jour-là prend un aspect

riant, tout y est propre, rangé; la toilette pour le soir est bientôt organisée, elles mangent sur le pouce, à moins qne leurs bons amis, quand elles en ont, ne viennent



galamment les chercher pour leur offrir

le succulent diner à tant par tête. C'est alors que leur bonheur est au comble, fières de se montrer à leurs rivales qui ne sont pas aussi favorablement pourvues, le cœur dilaté par les douceurs qui leurs sont comptées, échauffées par les projets d'avenir qui roulent dans leurs têtes, elles sont facilement on ne peut plus aimables.

Elles mettent au nombre de leurs plus grands plaisir, celui d'aller au spectacle, elles ne peuvent y aller que rarement, par exemple, lorsque leurs maîtresses ont besoin d'y être accompagnées; quand par hasard des billets sont offerts à ces dames, vous voyez toutes les demoiselles se regarder en dessous, elles attendent avec anxiété celle qui sera désignée pour partager cette faveur, et le lendemain est attendu avec impatience pour entendre raconter la pièce qui devient un sujet de conversation pour une semaine, il arrive même qu'elle se passionnent pour les jeunes premiers, ce qui la fait rêver qu'elle

serait très bien au théâtre, partant de là,



elle s'évertue à faire des roulades, déclame,

minaude devant son miroir, se trouve supérieure à sa condition, ce qui est un malheur, car pour en sortir elle écoute les flatteurs, accepte les rendez-vous, même ceux auxquels son cœur est le plus étranger.



Elle finit toujours par renoncer à ses

projets, faute d'un protecteur capable de l'aider à les réaliser. Dégoutée des sujétions du comptoir, el se jette dans toute sorte de désordres, se livre dans des plaisirs sans lendemain , devient assidue aux



bals masqués et publics, dans l'espoir de

faire une connaissance qui lui soit lucrative, elle ne compte plus ses amours, son existence douteuse se partage entre le luxe, la misère, les privations.

Elle change de position selon les revers ou les bonnes aubaines ; pour elle un jour ne répond pas plus d'un autre jour que le présent ne lui répond de l'avenir.

C'est l'enfant du hasard,—elle lui livre sa destinée ! pour elle tous les chemins qui mènent aux plaisirs sont les meilleurs.

N'importe quelle sera sa fin, elle n'en

prend nul soucis, elle s'habitue à tous les déboires d'une vie incertaine et humiliée, elle s'y étourdit, et si ses espérances ne se réalisent pas, elle subit la misère avec résignation, tout lui devient bon pourvu que cela l'aide à vivre.

CHAPITRE XII.

Les demoiselles lingères.

Elles ont une certaine supériorité sur les demoiselles de commerce, obligées de faire l'apprentissage d'un travail qui de-

mande du goût, de la patience, de l'activité.

Elles sont assujetties à une sévère surveillance ; la plupart du temps elles n'entrent dans les magasins qu'en payant une pension, elles n'en sont pas moins esclaves, contraintes à des devoirs dont elles ne peuvent s'affranchir, parce qu'il ne dépend pas d'elles de changer de condition.

La plupart du temps les engage-

mens sont faits et remplis par leurs parens.

Elles sont destinées à entrer dans de grands magasins de nouveautés, où à s'établir à leur compte, et souvent à épouser un négociant; celle-là ont des existences qui offrent peu de variétés, si elles se permettent un petit attachement, elles suivent le penchant de leur cœur, sans calculer si cela peut nuire à leur intérêt.

Leurs plaisirs n'ont rien qui dénote le

désordre, ni l'oubli des convenances, parce qu'elles pensent à leur avenir.

Toute leur ambition est d'aller dans la belle saison jouir avec leurs compagnes, et surtout leurs parens, des amusemens champêtres, qui altèrent tant la jeunesse dans les jolies campagnes qui avoisines la capitale. C'est dans ces joyeuses parties qu'elles trouvent celui qui doit toucher leurs cœurs, et il n'est pas rare qu'elles fassent acquisition d'un mari.

Lorsque l'hiver amène les plaisirs des

bals, elles en ont toujours en perspective, elles y pensent longtemps à l'avance, c'est pour ces occasions qu'elles font tous leurs efforts pour que la toilette donne du prix à leurs charmes.

Elles rêvent la conquête de quelques négociant, et pour y arriver elles quittent l'air dégagé et agaçant, qui est une des conditions essentielles à la vente, elles ré-

pondent avec modestie aux complimens



qui leur donne espoir d'un prétendant, et

bon nombre de mariages se sont formés dans ces réunions ou tous les genres de commerce sont confondus.

Parmi les demoiselles de magasin, il en est au nombre de celles qui payent qui y sont introduites mystérieusement, la maîtresse seule connaît la main qui répand une certaine aisance sur leur existence.

Traitées en raison de la pension que l'on donne pour elles, leur travail est peu

contracté, ce sont les enfans gatés du métier.

Toujours jolies, surtout indolentes, gourmandes, capricieuses, coquettes, c'est un objet d'envie pour les autres.

Leur but n'est pas de se faire un état, elles sont là provisoirement, font de plus fréquentes absences que leurs compagnes, qui ne s'en plaignent pas, attendu que les douceurs qui viennent faire diversion à la monotomie de leurs fatigues, elles les doivent à la liberté de celle-ci qui se per-

mettent mille adoucissemens qui sont toujours partagés, tous les extra sont vôtés et payés par elles, la lecture des romans n'est pas oubliée. Ce sont des pratiques qui n'échapent pas au cabinet de lecture le plus voisin, et le libraire sait le livre qu'il doit envoyer, lorsque leur servante allonge ses quelques sous pour la location :

— Donnez moi des livres, ce que vous voudrez, quelque chose de drôle, vous voyez, c'est pour la demoiselle d'en face...

Il n'est pas rare que l'amateur qui paie

les frais de l'apprentissage n'en profite pas. C'est justice, et en fait de déception, celle-là revient de droit à l'imbécile qui avec un physique de vieux céladon, veut



plaire et être aimé exclusivement, son objet lui est enlevé par le premier monsieur venu, et comme il n'est point d'éternelles amours, les remplaçans se succèdent, ce qui lance la demoiselle dans divers voies morales et naturelles, où nous ne la suivrons pas parce qu'elle offre une variété d'existences qui nous ferait écarter de notre sujet.



CHAPITRE XIII.

Les demoiselles dans les nouveautés.

Elles se tiennent à une distance très réservée des autres demoiselles, elles



n'entrent dans ces établissemens qu'après avoir fait ailleurs preuve de capacité.

Elles n'y trouvent d'emploi qu'à la condition qu'elle seront aussi sages que si elles étaient de véritables dames du monde, ce qu'elles promettent sans se croire engagées à refuser les rendez-vous qu'on

leur demande dans de brûlantes épitres



en un style connu.

Dans les grands magasins, c'est une faveur que d'y être admise.

Tous les comptoirs sont envahis par cette armée de commis marchand, véritables vampirs qui mangent le pain quotidien de tant de pauvres jeunes filles, qui se trouvent chassées de la place qui leur est assignée par leur organisation, leur éducation restreintes, parmi les classes laborieuses, alors elles se jettent dans des moyens d'existences équivoques, elles vendent ce que les femmes heureuses

donnent, voilà ce qui établit la différence entre la grisette et la bourgeoise.

C'est triste de voir ce déplacement dans la jeunesse. Malgré tous les efforts que fait un jeune commis pour avoir la bonne grâce qui achalande les marchandises, il y a quelque choses de gauche dans ses façons, ses grands ciseaux dans sa poche qui sert de guêne, le monotone récitatif pour faire l'éloge de tous les chiffons, ses grosses mains qui effleurent la gaze, les rubans, etc., telle voix mâle ou flûtée selon l'âge, présente un contraste frappant qui fait regretter que l'aune ait rem-

placé le fusil chez la plupart des jeunes gens.



Combien d'intelligences ne sont-elles pas englouties derrière les comptoirs, c'est un envahissement contre les droits féminins, et en vérité si jamais elles en prennent les armes,aucune croisade n'aura été plns légitime, et encore si bon nombre de mariages se formaient à l'ombre des étagères,il y aurait compensation, mais ces messieurs font aussi bien des rêves dorés, que les fils de pairs, et il est rare qu'ils dérogent à leurs prétentions;

aussi les pauvres demoiselles de magasin sont elles réduites à travailler comme des nègres, à elles seules elles font plus d'ouvrage qu'aucun commis, et attendent longtemps après un meilleur sort.



Les caissières sont les demoiselles prépondérantes, elles tiennent à distance les commis et les demoiselles qui sont pour la vente.

Les remarquables jeunes filles entendent le commerce comme MM. Rodschild, banquier, Souverain, éditeur, et Dujardin, gérant de la *Presse* à 40 francs.

La petite place qu'elles occupent devant le comptoir qui leur est affecté, est un trône ou elles dominent avec gravité; elles sont généralement d'un âge raisonnable, raides dans leurs maintien, coquettes plus qu'aucune, parce qu'elles gagnent davantage, ambitieuses de se pourvoir d'un mari, elle n'osent pas compromettre leur cœur, dans le sanctuaire où elles sont

en réputation, pendant douze ou treize heures que dure le supplice d'être emboitée sans pouvoir à peine se dégourdir les membres.

Elles ont quelquefois la chance de plaire au maître de la maison, c'est un petit supplément, qui égaie les ennuies des livres en parties doubles, quand le négociant se met en frais de réception, la caissière développe tous ses moyens de séduction, et pour peu que son patron danse avec elle, elle se sent grandir en-

tre toutes les demoiselles de comptoir, et



ne doute plus de sa bonne étoile.



CHAPITRE XIV.

Il faut l'imagination féconde des femmes pour multiplier les ressources où elles trouvent leurs toilettes, leurs caprices, leurs plaisirs sans calcul, elles se lancent

dans la vie, confiantes en la providence, qui cependant ne les seconde pas toujours.

Il en est qui au début, veulent vivre de leur travail, mais ce moyen les trouve facilement découragées. Aussitôt qne les hommes leurs disent qu'elles sont jolies, les cajoleries ont accès dans leur cœur.

Le rendez-vous où elles se font d'abord

attendre, leur est compté sur le bonheur



à venir, et les protection du jour sont souvent sans lendemain.

Une fois que les amours ont cours chez elles, elles se dirigent dans la vie selon les aventures plus ou moins chanceuses.

Il en est qui ont la prudence de donner deux faces à leur existence.

Le travail devient le prétexte des plaisirs.

Il est certains genres de commerce qui ont un cachet tout particulier pour mettre dans la circulation de la galanterie, la jeune et jolie ouvrière, qui, sortie d'une classe indigente, a été jeune, libre et independante.

Elle se fait demoiselle de boutique dans un magasin tenu par une dame qui s'y est organisé une retraite.

Elle a *travaillé* plusieurs années et avec l'aide de ses charmes, elle a élevé une petite boutique de ganterie, parfumerie, de

cols, bretelles, et tous objets à l'usage seul des hommes, c'est une déférence qu'elle nous doit bien !

Il est peu de passage qui ne possède de ces charmans bazar où, pour une paire de gants ou autre utilité peu couteuse et à laquelle vous mettez le prix que vous voulez, vous ne puissiez *composer* avec la marchande.

Vous en sortez satisfait, l'occasion y ramène, l'habitude s'y prend et alors vous augmentez la clientelle.

Les bals, les spectacles, les parties prennent souvent les momens de ces dames, ensuite elles sont si connues qu'un visage nouveau est une certitude de débit.

Elles ne redoutent donc pas de se faire remplacer par de gracieuses et engagean-

tes demoiselles, qui sont bien vîte au courant de toutes les marchandises qui sont à la disposition du public masculin, et lorsqu'un élégant va faire une commande, elle n'a de valeur qu'autant que la demoiselle de boutique va à domicile la porter, et qu'elle met en pratique les exemples que lui donne sa maîtresse.

Il est peu de conclusions à tirer de la sagesse ou de la faiblesse des femmes qui n'ont dans ce monde que les charmes dont la nature les a parées; partout il y a écueil pour elles, partout il y a bonheur imprévu.

Elles sont toujours à plaindre lorsqu'elles ont eu à combattre la misère, n'importe dans quelle condition le sort les ait jetées; la perte de la jeunesse, de la beauté les trouve souvent aussi malheureuses qu'à leur entrée dans la vie; et

d'un édifice quelquefois admiré, il ne reste que des ruines qui disent suffisamment l'histoire de tous les piéges, de toutes les séductions, de tous les malheurs qui les ont graduellement amenées à une vieillesse, sans doux souvenirs, et tourmentée par les regrets.



LE GRAND MONDE.

SÉRIE DE ROMANS HISTORIQUES, des cours de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie.

PREMIÈRE SÉRIE POUR PARAITRE

15 JANVIER.

LA PRINCESSE SOBIESKA, ou un amour dans le grand Monde. Par Madame la comtesse O. D, l'auteur des Mémoires d'une Femme de Qualité, 2 vol, in-8. 15 fr.

FIN JANVIER.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT, ou le Passe-Temps de la cour de Louis XV, Par l'auteur des Mémoires de Madame la comtesse Dubarry; 2 v. in-8. 15 fr.

15 FÉVRIER.

MADEMOISELLE DE VALOIS, ou le fils du Masque

de Fer, Roman historique par Madame la comtesse O. D. Auteur des Mémoires d'une femme de Qualité, 2 vol. in-8. 15 fr.

FIN FÉVRIER.

LA DUCHESSE DE MÉDINA-CELI, par l'auteur des Mémoires de Madame Dubarry, 2 v. in-8. 15 fr.

L'attrait que le public a pour les suites, est justifié par ce besoin que l'homme ressent, de chercher à travers les siècles, la généalogie des empires, des particuliers et même des pensées, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ce besoin de l'esprit, prouvé par l'attrait que l'histoire inspire ; éclate également dans les ouvrages d'imagination : le lecteur aime à voir se dérouler à ses yeux, par une succession d'anecdotes, les variations que le temps amène dans les mœurs, les usages, les coutumes de la société. C'est pour satisfaire à cette fantaisie que nous présenterons successivement au lecteur, dans une collection de quatre romans, (chacun néanmoins formant un tout complet), ce que les événemens et le vouloir humain, ont amené de changement dans l'espace à peu près d'un siècle. Pour commencer dans l'ordre naturel et chronologique, nous publierons d'abord LA PRINCESSE SOBIESKA, ou L'AMOUE DANS LE GRAND MONDE La scène a lieu depuis 1804 à 1807 ; soit à

Varsovie, ssit à Paris, à une époque de splendeur célèbre, dans les annales du monde. Puis suivra · LA DUDHESSE DE GRAMMONT, ou LE PASSE-TEMPS DE LA COUR DE LOUIS XV. En troisième viendra : LA DUCHESSE DE MÉDINA-CELI, ou LES DEUX MOINES DOMINICAINS. Ici, l'action transportée en Espagne, au début du règne de Charles III, par une physionomie particulière, sans que l'on y retrouve les éternels combats de taureaux ou les crimes hideux de l'inquisition : un sujet neuf, dramatique, des passions vives, des luttes incessantes, piqueront vivemeut la curiosité. Enfin, le quatrième roman : MADEMOISELLE DE VALOIS, ou LE PETIT-FILS DU MASQUE DE FER, termine la première série du plan vaste que nous nous sommes tracés, et qui remontera jusques aux premiers jours de l'établissement des Francs dans les Gaules

Par les seuls titres de ces quatre premiers romans, on doit voir à quelle classe ils se recommandent par eux-mêmes. Nous avons voulu que la première société s'y reconnût toute entière, avec ses formes de grâce, de bon goût, d'urbanité, de générosité chevaleresque. La pudeur n'a pas à souffrir ici, et ce n'est pas l'adultère, non plus que l'inceste, (ces deux affreux mobiles modernes), qui triomphent dons les romans. La curiosité y sera toujours piquée par des mystères qui feront travailler l'imagination ; le cœur se trouvera ému par des peintures douces et attendrissantes, et

l'esprit satisfait par des détails étincelans de verve, de critique et de connaissance profonde, des variations de l'âme. Nous ferons remarquer au lecteur combien les auteurs ont dû rencontrer dans chaque ouvrage, une diversité étonnante de caractères, de sciences, de tableaux, tous nouveaux. Les plans, les personnages, leurs actes, rien ne ressemble ni aux autres écrits dans ce genre, ni à aucune autre œuvre connue.

Nous espérons que les classes inférieures du monde, chercheront ici l'histoire de la première ; qu'elles y puiseront des exemples, des règles de conduite, et des maximes propres à leur servir de guide ; bien que les principaux personnages appartiennent à la haute société, il y en a bon nombre pris dans les autres, et ceux-ci presque toujours, grâce au goût exquis des écrivains, jouent un rôle honorable. Ils n'imitent pas les romanciers, peu généreux, qui, nés en dehors de la caste noble, la calomnient presque toujours, en la représentant avec des couleurs fausses et plus méchante, plus dure et surtout bien plus corrompue quelle ne l'est en réalité. Les crimes qu'ils lui attribuent en masse, sont des mensonges, et trop souvent enfin, ils la peignent par des traits qui appartiennent à la lie du peuple uniquement, et lui font parler une langue qui n'est pas celle du faubourg Saint-Germain par exemple, mais celle plutôt du bal Montesquieu et des estaminets, ou le prétendu peintre fidèle, passe sa vie.

Ici au contraire, le style est approprié aux acteurs ; ici les seigneurs et les grandes dames, agissent et parlent comme le leur a inculqué une éducation, tournée constamment vert le but de faire penser avec générosité et de l'énoncer avec esprit, pureté et grâce.

Nous nous flattons que le public distinguera notre plan et rendra justice à la manière dont il a été rempli, et qu'il sera le premier à nous encourager à lui en offrir la suite.

LACHAPELLE.

Paris.— Imp. d'A.-Saintin, r. St-Jacques 38.







